

Ryszard Kapuscinski

Dans « Mes voyages avec Hérodote », l'écrivain polonais poursuit sa description du monde. Rencontre avec l'un des « princes » du journalisme. Page 12.

Cinéma

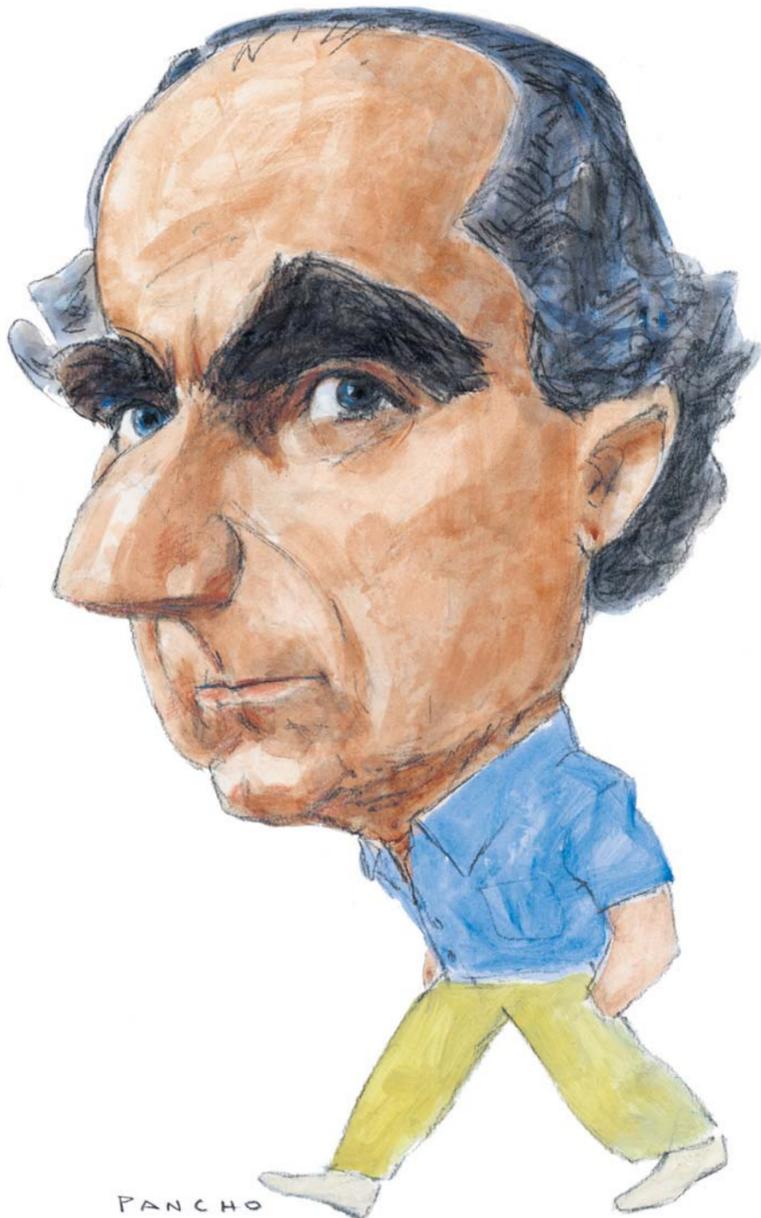
Alors que tous les regards sont tournés vers la Croisette, les éditeurs de DVD tentent d'associer des livres à leurs films. Une sélection d'ouvrages. Dossier. Pages 6-7.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 19 mai 2006

PHILIP ROTH IL ÉTAIT UNE FOIS L'AMÉRIQUE



« Le Complot contre l'Amérique » sort en France, « Everyman » aux Etats-Unis. A cette occasion, « Le Monde » a rencontré l'auteur de « La Tache » à New York. Page 3.

Histoire littéraire

André Gide - Marc Allégret, ou l'histoire d'une étonnante liaison ; deux « petites merveilles » de Valéry Larbaud ; un choix d'articles de Philippe Soupault. Page 4.

Marie-Antoinette

Il n'y en a que pour elle : le film de Sofia Coppola, en compétition à Cannes, et pas moins d'une dizaine d'ouvrages, parmi lesquels un essai d'Annie Duprat. Page 8.

Jeunesse

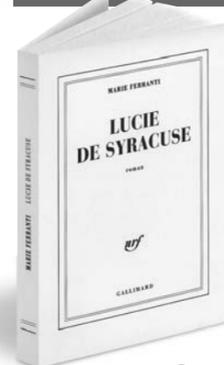
Deux beaux albums de Philippe Dumas ; deux romans sensibles d'Arnaud Cathrine ; deux rééditions de Kenneth Grahame et une sélection de livres pour enfants. Page 10.



Marie Ferranti

Lucie de Syracuse

roman



" Marcus alla voir Lucie. Il ne lui parla pas. Par un trou qu'on avait percé dans la porte de la cellule, il regarda cette femme qu'il aimait avec passion."

Gallimard

En faisant au nom de son art l'éloge d'un criminel contre l'humanité, l'écrivain autrichien a lui-même brouillé la distinction entre l'œuvre et l'homme.

Peter Handke, un témoin sans histoire ?

Marcel Bozonnet a pris deux décisions contraires, l'une et l'autre légitimes. D'abord l'administrateur général de la Comédie-Française avait cru bon d'inscrire à l'affiche du Théâtre du Vieux-Colombier *Voyage au pays sonore ou l'art de la question*, de Peter Handke. Il n'ignorait rien de sa complaisance vis-à-vis du nationalisme serbe, car l'écrivain autrichien l'avait exprimée et publiée à maintes reprises, mais il pensait encore possible d'en faire abstraction, en hommage à la beauté d'une œuvre à laquelle il avait déjà ouvert les portes du Conservatoire national supérieur en 1994.

Il résolut ensuite de retirer cette pièce du programme de la prochaine saison, après mûre réflexion, ayant appris par la presse la présence et les propos de l'auteur aux obsèques de Slobodan Milosevic. Son apologie du principal inspirateur et organisateur de la « purification ethnique », dont le décès a interrompu le procès devant le Tribunal pénal international de La Haye (TPIY), constituait en effet un outrage aux victimes, mortes ou vivantes, mais aussi une injure aux espoirs de ceux qui tentent de délivrer cette région d'Europe des maux qui l'ont ravagée. Pourtant cette provocation a paru moins grave aux yeux de quelques intellectuels, aussitôt ligués dans la défense du dramaturge, que la menace d'une censure pour délit d'opinion.

Ce n'est pas jouer sur les mots que de contester le terme de « censure » – ou même celui de « mise au ban » employé par Bruno Bayen, traducteur et metteur en scène de P. Handke – appliqué au choix personnel, argumenté et assumé comme tel, d'un artiste exerçant sa responsabilité *intuitu personae*, fût-ce à la tête d'une institution officielle. Le ministre de tutelle a d'ailleurs confirmé la pertinence de la nuance, en montrant son embarras devant une décision dont il admet pourtant la validité. Le juriste Serge Regourd, qui diagnostique un « détournement de pouvoir » dans *Le Monde* (du 16 mai), semble méconnaître les usages du théâtre et le statut de la Comédie-Française. Cet établissement public à caractère

industriel et commercial passe avec les metteurs en scène invités des contrats qui ne relèvent pas de la jurisprudence administrative. Dans le cas présent, aucun document n'avait été signé et B. Bayen ne pouvait se prévaloir que d'engagements verbaux. Handke, que l'on sache, a loisir d'aller et venir, de parler et d'écrire, de publier et de faire jouer ses textes. Il ne s'en prive pas. A relire les déclarations de l'écrivain, on a le sentiment que ceux qui, en ces circonstances précises, récusent le droit de ne pas accueillir son œuvre et par conséquent sa personne dans un théâtre public se sont engagés dans un de ces faux débats qui font les charmes de la vie parisienne (et viennoise). Ils mettent en scène le conflit entre deux principes universels, d'une part la défense de la liberté du créateur, d'autre part l'exigence de respect à l'égard des victimes de crimes contre l'humanité, afin de donner la priorité au premier.

Une cause juste, le combat contre toute forme de censure, les incite à user d'arguments spécieux et à tolérer des silences assourdissants. Une tribune à l'initiative d'Anne Weber s'attarde ainsi sur les « phrases mensongères » d'un article du *Nouvel Observateur* dont l'administrateur du Français confessait qu'il avait suscité sa réaction. L'arbrisseau dissimule la forêt. L'ostracisme dont l'écrivain serait victime, aux dires des signataires, n'a nullement empêché la diffusion de ses écrits. Son plaidoyer pour Milosevic, paru le 27 mars dans la revue allemande *Focus*, étale assez son aveuglement face au chef d'Etat criminel. Du haut de son prix Nobel, Elfriede Jelinek ne craint pas de traiter la déprogrammation du *Voyage* de « crime » contre le poète et contre le public, qualification qui semblait réservée à la dévastation de Vukovar, au supplice de Sarajevo, aux tueries de Srebrenica ou à l'épuration de Pristina. Quelles que furent alors leurs attitudes devant ces horreurs, plusieurs défenseurs de Handke, emportés par leur charge contre les moulins de la censure, endossent sa théorie d'une « diabolisation des Serbes » et son vocabulaire sur les « guerres civiles yougoslaves ». D'autres, tel Christian Salmon dans *Libération* (du 5 mai),

invoquent la distinction entre la sphère symbolique dans laquelle se situe l'œuvre et le plan politique sur lequel évolue l'homme, comprenant qu'on critique celui-ci mais non qu'on écarte celle-là.

Le problème, c'est que les constructions esthétiques et les représentations symboliques ont joué un rôle éminent dans la fabrication des figures d'ennemi (croate, musulman ou kosovar) que le régime de Milosevic s'est acharné à traquer. Des romanciers de talent comme Dobrica Cosic ou Milorad Pavic y ont contribué à Belgrade. Dans le cas de Handke, étranger à la scène serbe, l'éloge de l'indispensable autonomie de l'art n'empêche pas la collision entre l'acte littéraire et la parole publique. C'est même son discours qui la précipite, car

Dans le cas de Handke,

l'éloge de l'indispensable

autonomie de l'art

n'empêche pas la collision

entre l'acte littéraire

et la parole publique

l'écrivain n'hésite pas à mettre ses impressions et ses intuitions en balance avec les données et les preuves, rassemblées grâce aux patientes enquêtes des enquêteurs et des juges du TPIY. Le poète de l'indicible laisse partout entendre qu'il perçoit en Serbie des mystères indiscernables. Plus de dix ans après la fin de ces guerres, les liens organiques entre Slobodan Milosevic et les leaders nationalistes serbes de Croatie ou de Bosnie-Herzégovine, la division du travail entre les milices paramilitaires et l'armée yougoslave durant les premiers mois du conflit en Croatie et en Bosnie (notamment dans la vallée de la Drina), l'organisation planifiée du massacre de masse de Srebrenica, enfin la chaîne de commandement dans les exactions méthodiques au Kosovo ne relèvent plus d'hypothèses hasardeuses ou de dénégations militantes : ce sont des faits attestés par des traces, des témoignages, des documents irréfutables. La volonté qu'a le solitaire

P. Handke de briser ce qu'il considère comme le consensus du « prétendu monde », le désir qu'ont les pétitionnaires de résister à ce qu'ils perçoivent comme des courants dominants, l'importance que tout penseur accorde au doute dans les opérations du jugement ne dérivent personne du devoir de vérité.

L'écrivain insiste sur sa qualité de témoin. Le mot n'est pas brandi au hasard. Il appartient à la littérature, mais aussi au vocabulaire de ces journalistes et de ces historiens que l'écrivain tient en piètre estime, à la langue de ces juristes dont il dédaigne le minutieux travail au TPIY. Il leur oppose un autre type de témoignage. Handke prétend émettre une parole apodictique, dont l'autorité trouve source dans son expérience intime. Fondée sur son art, cette autorité justifie toutes sortes d'affirmations sur les réalités de la guerre, sans qu'il soit besoin de les étayer par des arguments vérifiables et des éléments identifiables.

L'administration de la preuve et l'exigence d'exactitude, qui sont les conditions de la crédibilité du témoignage devant la justice, n'ont pas leur place dans ce système. Ce témoin n'est plus quelqu'un qui rencontre l'histoire parce qu'il a assisté au crime ou vécu l'événement. Il élit lui-même le lieu, le moment et les personnes sur lesquels portera son témoignage, élaboré et utilisé au gré de ses propres convictions. Sa force découle de sa faiblesse. « *Je ne sais pas la vérité* », répète P. Handke avant d'énoncer de sonores contrevérités. Dans *Libération* (du 10 mai), il prétend que les casques bleus français ont surtout souffert des « tireurs musulmans », sans preuve, et que les habitants de Grbavica étaient « assiégés » par l'armée bosniaque, alors que ce quartier à majorité serbe restait relié aux forces bosno-serbes de Pale. Il met en balance la cinquantaine de civils et militaires tués à Kravica, le 7 janvier 1993, sous la responsabilité du commandant bosniaque Naser Osic (déféré depuis au TPIY), avec l'exécution de près de 8 000 individus autour de Srebrenica, dont un millier le 13 juillet 1995 dans un entrepôt du même village, sous l'autorité du général Mladic (qui court toujours). Du même coup, il certifie que Milosevic « n'était

pas un dictateur », qu'il ne saurait être traité de « bourreau », ni même appelé « *apparatchik* » ou « *opportuniste* », bien que ces épithètes lui soient couramment attribuées, y compris à Belgrade.

La fiction a certes tous les droits. Elle ne tolère aucune loi et n'obéit à aucune bienséance. Elle peut même rendre manifestes des vérités qui échappent aux historiens. En revanche, elle ne peut écrire l'histoire contre le récit des survivants, contre l'évidence des archives et la matérialité des charniers. Handke interprète l'idée que son héros ne puisse échapper au jugement des historiens comme le produit d'un « langage (...) non seulement mensonger, mais éhonté ». Malheureusement pour lui, ce jugement est déjà solidement établi et les chercheurs ne feront probablement que compléter le tableau.

Milosevic restera dans l'histoire comme l'un des principaux coupables pour les dizaines de milliers de morts, les centaines de milliers de blessés, estropiés et réfugiés (parmi lesquels bon nombre de Serbes) lors des guerres qu'il a déclenchées en Bosnie, en Croatie et au Kosovo. Tout comme Handke demeurera dans nos lectures le grand écrivain fourvoyé qu'il est. Fallait-il donner la main et prêter concours à l'homme qui pleure la dépouille du meurtrier à Belgrade, alors qu'à Potocari les tombes des égorgés et des fusillés sont encore fraîches ? C'était la liberté de Marcel Bozonnet de le refuser. C'est aussi l'honneur de la maison qu'il dirige et une preuve de vitalité du théâtre tout entier que d'avoir résonné de cette question-là. ■

Jean-Louis Fournel est professeur d'histoire politique à l'université Paris-VIII.

Emmanuel Wallon est professeur de sociologie politique à l'université Paris-X.

Proposer un texte pour la page « forum » par courrier :
mondedeslivres@lemonde.fr

par la poste :
Le Monde des livres,
80, boulevard Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

« Positif », « Etudes théâtrales », « Actes » : états du cinéma

EN MARGE de l'actualité cannoise, qui mobilise les mensuels, on trouvera un dossier bienvenu sur la comédie italienne dans *Positif* (n° 543) : un genre en crise, sur lequel reviennent Ettore Scola, Furio Scarpelli, Luciano Emmer, Enrico Vanzina, et que Roberto Benigni reste l'un des seuls à honorer. Outre les entretiens avec ces scénaristes, Jean A. Gili et Lorenzo Codelli attisent notre nostalgie.

Le dossier réuni par N. T. Binh dans le n° 35 des *Etudes théâtrales*, « La direction d'acteur au cinéma », s'interroge sur le rapport du metteur en scène avec son interprète. Mystère très rarement exploré, qui induit une sorte d'« absence » du cinéaste devant une présence qui n'est

plus la sienne, et « *change la donne* », comme l'explique Isabelle Huppert. Si « *choisir, c'est déjà diriger* », comme le rappelle Jacqueline Nacache, « *il existe autant de directions d'acteurs que de cinéastes* », dit Frédéric Sojcher, qui parle de « *symptôme du vampire* ». Comment travailleront Lev Koulechov et Vsevolod Poudovkine dans le cinéma muet soviétique, quelle forme d'art prôna Max Reinhardt, quels sont les enjeux de la méthode de Stanislavski : sujets classiques, suivis par une exploration (due à Alain Bergala) du mode d'emploi de l'acteur par un Jean-Luc Godard qui, comme Rossellini et Antonioni, refuse la notion d'interprétation. Le dossier est complété par des entretiens avec Louis Malle, Patrice Chéreau, Max von Sydow (à propos de Bergman), Miki Manojlovic (à propos d'Emir Kusturica) et Laetitia Masson.

Politique des auteurs

« Cinéma et intellectuels, la production de la légitimité artistique » : tel est l'intitulé du numéro de mars d'*Actes* (la revue fondée par Pierre Bourdieu), qui souhaite longue vie à la politique des auteurs et ne croit pas que le cinéma soit condamné à n'être qu'une industrie du divertissement, ni qu'il soit voué à des for-

ces économiques ou technologiques irrépressibles.

On y trouve des textes passionnants sur Henri Storck, Pirandello, Jacques Tati, et une magnifique étude de Natalie Zemon Davis sur la manière dont un travail d'historien peut s'insérer dans une superproduction hollywoodienne. L'exemple choisi est celui du *Spartacus* de Stanley Kubrick (1960) : elle montre qu'avec son scénariste Dalton Trumbo, le cinéaste a réussi à investir dans la reconstitution d'événements passés des préoccupations liées à ses expériences sociales et politiques. Du débat houleux entre ces deux hommes est né un film compromis, et cette analyse qui redonne des couleurs à la notion de critique, pourvu qu'elle soit respectée (et dotée d'espace), et qu'elle dépasse l'impressionnisme. ■

J.-L. D.

Positif n° 543, mai 2006, 112 p., 7 €.

Etudes théâtrales (Ferme de Blocry, place de l'Hocaille, 4 B – 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique. E-mail : wibo@thea.ucl.ac.be), 140 p., 17 €.

Actes de la recherche en sciences sociales, n° 161-162, Seuil, 140 p., 17 €.

LETTRE DE BRUXELLES

Une inquiétante plongée dans l'islam souterrain

ELLE est musulmane, croyante, soucieuse d'un islam « *très libéral, éclectique, influencé par le monde contemporain* ». Elle est également une jeune femme moderne, inquiète de voir d'autres femmes en proie à des maris, des « *grands frères* » ou des imams qui entendent les soumettre à leur vision étouffante de la religion. Enfin, Hind Fraihi est une journaliste d'investigation, habitée par la passion de son métier.

Née en Belgique d'un père marocain, ancien militant nationaliste de gauche dans son pays, elle s'est fait connaître il y a quelques mois en Flandre par une enquête-reportage parue dans *Het Nieuwsblad*, un quotidien de grande diffusion. Impressionnée par la progression des idées radicales au sein de sa communauté, désireuse de partir à la découverte de ce qui lui apparaissait comme l'antithèse de « sa » religion, la jeune femme a entrepris une enquête souterraine à Bruxelles.

lemment anti-occidentale et antisémite. Ces idées contaminent tant des jeunes marginaux que des intellectuels frustrés de ne pas trouver la place qu'ils revendiquent dans la société belge.

Sous le couvert de son voile et pour rédiger un livre paru en mars, Hind Fraihi a fait parler les acteurs du quartier où elle s'est immergée. Amira, sa colocataire, une jeune Marocaine que son mari jaloux réveillait à coups de poing. Les prêcheurs qui insultent les femmes quand elles ne portent pas le voile. Les animateurs de prétendus centres éducatifs où l'on légitime le meurtre des incroyants. Les petits voyous sans espoir qui traînent dans le métro. « *Sur un CV, Mohammed de Molenbeek* [l'une des 19 communes de Bruxelles, à forte concentration de population étrangère], *ça fait le même effet qu'Oussama de Tora Bora* », confie l'un d'eux. Un autre vole « *pour défendre [ses] frères d'Irak et de Tchétchénie* ». Un autre parle de commettre un attentat-suicide car, « *de toute façon, je n'ai rien à perdre* ».

Bluff ? Simple effet de miroir des programmes diffusés à longueur de journée par des télévisions satellitaires ? Peut-être. Mais la jeune femme a, écrit-elle, été étonnée du « *caractère évident* » du terrorisme pour beau-

coup de ceux qu'elle a rencontrés. « *Une absolue minorité* », ajoute-t-elle, désireuse d'éviter la « *lecture méchante* » que l'on pourrait faire de son livre.

Méchante ou non, raciste ou non, la Flandre – comme les Pays-Bas – lit avec étonnement ce livre brut, sans fioritures, qui résonne comme un signal d'alarme. Du côté francophone belge, on l'ignore. Des responsables politiques, dont le maire PS de Molenbeek, minimisent les problèmes qu'il étale. Par volonté, affirment-ils, de ne pas mettre le feu aux poudres. ■

JEAN-PIERRE STROOBANTS

Undercover in Klein-Marokko, Hind Fraihi, Van Halewyck/United Media Company.

Roth, l'invention du souvenir

A l'occasion de la sortie en France de son nouveau roman, Philip Roth s'explique sur son jeu entre réalité et fiction dans « Le Complot contre l'Amérique »

Il y a longtemps qu'on ne l'avait vu aussi joyeux, aussi amical, aussi disert, ponctuant ses propos de ses fameux éclats de rire magistraux, souvent féroces, et invitant, l'entretien terminé, à une petite promenade sur Broadway. Est-ce la publication, pour ses 73 ans (le 19 mars), d'*Everyman* (sorti aux Etats-Unis le 18 avril), un bref et saisissant roman sur la vieillesse et la mort, qui a eu un effet cathartique ? Est-ce son opération du dos, il y a quelques mois, qui l'a libéré de cette douleur lancinante lui rendant pénible la position assise ? Est-ce lié à sa vie privée, dont on se garderait bien de lui parler ? Tout à la fois peut-être.

Faire de lui un ermite reclus dans sa maison du Connecticut a toujours été absurde, mais il est vrai qu'il déteste se plier à la promotion de ses livres. Il vient pourtant de rencontrer quelques journalistes de radio et de presse écrite, dont Charles McGrath, du *New York Times*. Son portrait, admiratif, dans l'édition du 25 avril, était suivi, le lendemain, d'un article particulièrement felleux et plutôt médiocre de la critique maison, Michiko Kakutani, connue pour détester les contemporains qui comptent – la France possède aussi de semblables personnages. Roth n'en conçoit ni étonnement ni colère. A peine un regard malicieux – probablement content d'avoir entendu qualifier ce travail de felleux et médiocre. Et puis un grand rire.

Après cet intermède, c'est plutôt de la France qu'il a envie de parler. Ou plus précisément à la France. Il n'y vient pas – il ne veut plus voyager –, il la connaît mal, mais il est heureux de l'intérêt que, de plus en plus, les lecteurs français portent à son œuvre. Heureux aussi qu'Arnaud Desplechin veuille adapter au cinéma *Deception* (en français *Tromperie*, titre peu engageant, mais le livre va être revu par la traductrice en qui Roth a désormais toute confiance, Josée Kamoun). Desplechin lui a envoyé son dernier film, *Rois et Reine*, ainsi qu'une scène de son adaptation, et Roth a été très séduit par Emmanuelle Devos, qu'il juge parfaite pour le rôle.

Il est toutefois un peu préoccupé par la sortie française, le 25 mai, de son

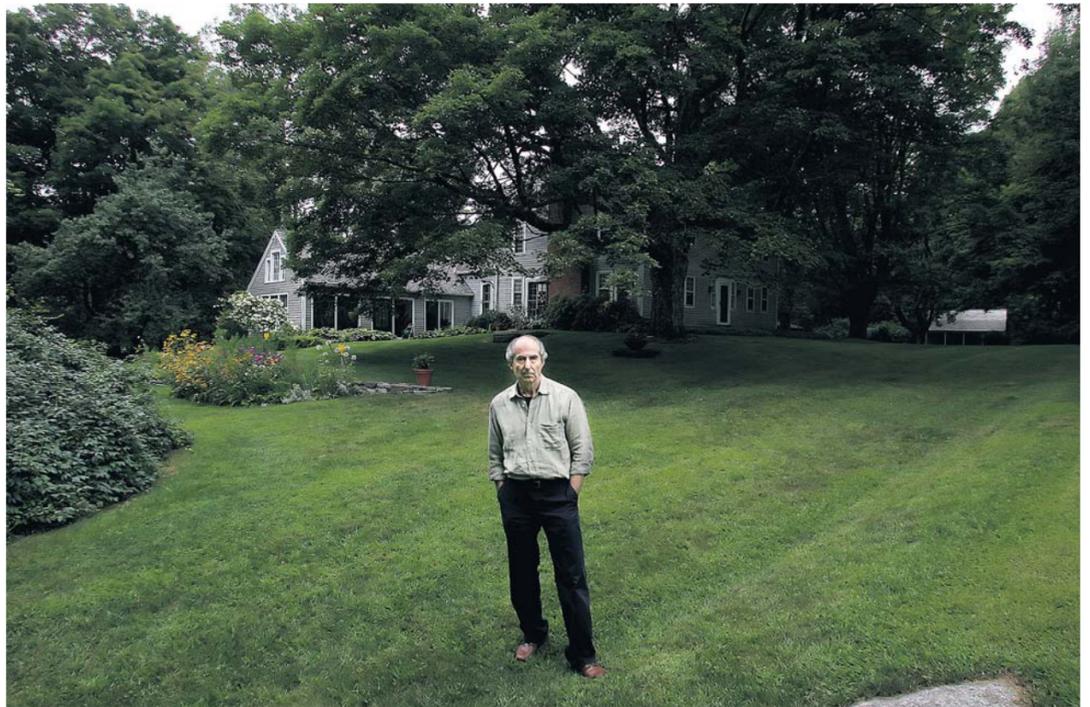
roman de 2004, *Le Complot contre l'Amérique*, où il imagine un pays gouverné, de 1940 à 1942, par Charles Lindbergh. Ce héros planétaire de l'aviation était un des républicains les plus hostiles à l'entrée en guerre des Etats-Unis, en outre très ouvertement antisémite.

Philip Roth s'est, dans un texte publié dans *Le Monde* le 13 mai, expliqué longuement sur la genèse de ce roman, et son livre comporte, en post-scriptum, 45 pages de précisions historiques. « *Quand l'idée du roman m'est venue, j'ai craint que certains lecteurs, les lecteurs étrangers surtout, croient réelle l'histoire que j'ai inventée. Voilà pourquoi je me suis livré à la compilation du post-scriptum. Je ne voulais pas qu'il y ait un seul lecteur pour confondre les événements imaginaires situés en Amérique entre 1940 et 1942 avec la réalité de ces années-là. Par ailleurs je me devais de faire la différence entre les individus bien réels, dont j'empruntais le nom et l'identité, et les personnages de fiction introduits dans le livre.* »

« Illusion de réalité historique »

Si *Le Complot* se limitait à imaginer la victoire de Lindbergh contre Roosevelt en 1940, il ne serait sûrement pas un roman de Philip Roth. Mais, au centre de l'histoire, se trouve la réelle famille Roth, le père, la mère, le fils aîné et le jeune Philip, qui a alors entre 7 et 9 ans. « *Je voulais qu'il n'y ait qu'une seule invention majeure, dans le livre, la présidence de Lindbergh ; tout le reste devait être aussi proche que possible de la réalité telle qu'elle pouvait apparaître. Je me disais qu'en présentant ma propre famille et moi-même par nos noms, j'avais des chances d'accroître l'illusion de réalité historique, illusion contredite par le post-scriptum, ce qui est bien mon projet. Sur-tout, je me suis servi de ma propre famille dans l'espoir de faire naître chez le lecteur toute la crédulité possible.* »

« *Je pouvais aussi me servir de ma mère, de mon père, de mon frère et de moi-même pour tester la réalité des réactions à cette situation historique archi-critique. Tout en écrivant le livre, j'ai découvert un subterfuge à mon propre usage. Au lieu de me demander, comme à l'accoutumée, "Et après, qu'est-ce qui va se passer ?", je me suis demandé : "Et après, qu'est-ce qui*



Philip Roth chez lui, dans le Connecticut, en août 2005 SARAH KRULWICH/THE NEW YORK TIMES

s'est passé ? En d'autres termes, au lieu de me forcer à inventer, je me suis efforcé de me souvenir – stratégie hautement artistique que j'ai prise très au sérieux. Je me suis mis en devoir de me rappeler ce qui ne s'était jamais passé, et ça a marché. »

Retrouver le Philip de 7 ans et se souvenir de ce qui n'a pas eu lieu, de ce qu'il n'a pas eu à affronter... Magnifique expérience romanesque. Et pourtant, quelque chose ne fonctionnait pas et Roth a pensé renoncer à écrire cette histoire : « *Quand j'ai commencé le livre, je n'avais que deux enfants pour personnages, mon frère et moi-même. Au bout de quatre ou cinq mois, j'ai dû abandonner parce que je ne supportais pas d'avoir au cœur de cette histoire un enfant nommé Philip. J'avais le sentiment de m'enfermer l'imagination dans un carcan. Je n'ai pu revenir au livre que quand j'ai compris la chose suivante : plutôt qu'un enfant isolé et central, il me fallait un petit monde de gamins, bien différents les uns des autres, et vivant cependant tous la même expérience américaine. Le livre s'est animé sous mes yeux lorsque le petit Seldon y est entré, l'enfant que le petit Roth finira par trahir. Alors, il m'a été possible de faire porter le pathos sur Seldon plutôt que sur Philip. Faire de lui la victime, et du petit Roth le coupable, changeait tout, et le livre me devenait possible.* »

Le Complot contre l'Amérique a été un

succès comme Roth n'en avait pas connu dans son pays depuis une bonne quinzaine d'années, malgré des chefs-d'œuvre, dont *Opération Shylock*, *Le Théâtre de Sabbath*, *La Tache*. Mais le succès, tous les grands écrivains le savent, se fait généralement sur un malentendu : « *Nombreux sont les lecteurs bien intentionnés qui ont voulu voir dans le livre un réquisitoire contre l'Amérique. Mais c'est tout le contraire. Je ne parle pas de ce qui s'y est passé, je parle de ce qui ne s'y est pas passé. L'antisémitisme des années 1930 n'est pas un phénomène strictement européen. Il existait aussi en Amérique. Tout en étant moins virulent, il était hautement discriminatoire, rampant, et d'une injustice flagrante. Pour autant, il n'a jamais pris les proportions, ni de près ni de loin, de ce qui se passait en Europe pendant les années évoquées dans le livre. Nous n'avons jamais eu pour président Lindbergh l'antisémite ; c'est Franklin Roosevelt que nous avons élu. Pour sa politique intérieure fortement libérale, et sa puissante opposition à l'Allemagne nazie, il était l'idole des Juifs, qui ont massivement voté pour lui les quatre fois où il s'est présenté à l'élection présidentielle.* »

« *Nombre de lecteurs tout aussi bien intentionnés ont également voulu lire l'histoire du gouvernement Lindbergh comme une métaphore pour viser le gouvernement Bush. Je soupçonne que ce contre-*

sens tient au fait qu'ils attendaient désespérément une voix pour exprimer leur indignation et leur inquiétude devant l'administration Bush. Seulement, voilà, il se trouve que j'ai commencé le livre pendant les derniers mois de la présidence de Clinton, et mon propos n'a jamais rien eu de métaphorique ni d'allégorique. J'ai écrit sur la période parce que j'avais envie d'écrire sur la période. Je ne cherchais pas à parler de ce qui était en train de se passer aux Etats-Unis, mais sur ce qui ne s'y était pas passé dans les années 1930 et les années 1940. J'écrivais sur le cauchemar auquel l'Amérique avait échappé à l'époque, et non pas sur celui qu'elle est en train de vivre aujourd'hui. Je laisse à un autre le soin d'écrire ce livre-là. »

A un autre ou à lui-même – dans *La Tache*, il a peu d'indulgence pour l'Amérique de l'affaire Monica Lewinsky. Mais Philip Roth ne parle pas de son livre en cours, sinon pour dire qu'il sera plutôt de la longueur d'*Everyman*, autour de 200 pages, que de celle du *Complot*. Alors, à défaut de l'avenir, un petit tour vers le proche passé : que pense-t-il de son entrée, l'an dernier, dans la prestigieuse « Library of America » (un équivalent de la « Pléiade » française). « *C'est très agréable* ». Une canonisation ? « *Sauf que je ne suis pas très catholique !* » ■

Jo. S.

Quand un romancier refait l'Histoire

Si, en 1940, les républicains avaient présenté contre Roosevelt, au lieu de Willkie, favorable à l'entrée en guerre des Etats-Unis, Lindbergh, isolationniste forcené et antisémite déclaré, la victoire de ce grand héros Américain aurait été plus que probable. « *Et si c'était arrivé ?* », s'est demandé Philip Roth en décidant d'écrire son vingt-sixième livre, *Le Complot contre l'Amérique*, imaginant la victoire de Lindbergh et son action entre 1940 et 1942.

Mais pourquoi donc refaire l'Histoire, réinventer ce que l'Amérique a évité – élire un président faisant alliance avec Hitler ? A première vue, cela ne ressemble guère au romancier qu'est Roth. Et, pourtant, ce moment d'histoire-fiction ne rompt en rien avec sa logique et son habituelle cohérence. Cela lui permet, sans être lourdement démonstratif, de revenir sur une question qui a taraudé beaucoup de Juifs américains : « *Pourquoi, et comment, avons-nous échappé au sort des Juifs d'Europe ?* » Et aussi, à travers les propos réellement tenus par Lindbergh sur « *la race juive* » – « *un groupe qui ne constituait même pas trois pour cent de la population* » – et leur écho dans le pays, de rappeler que les Etats-Unis n'ont pas été, comme le croient certains, épargnés par l'antisémitisme, par les comportements discriminatoires et injurieux.

Cependant, voir dans ce livre une mise en garde contre les Etats-Unis d'aujourd'hui, ce que beaucoup ont fait, va exactement à l'inverse de ce que veut suggérer Roth. En reconstruisant un moment de l'Histoire qui n'a pas eu lieu, c'est plutôt à un éloge de la démocratie

américaine des années 1930 et 1940 qu'il se livre.

Les réactions de la communauté juive de Newark – où vivait la famille Roth – sont subtilement décrites, les portraits des opposants à Lindbergh, au premier rang desquels le journaliste Walter Winchell, sont très convaincants. Et ceux des collabos – dont un rabbin – tout autant. Mais la plus grande réussite du roman, au moins pour ceux qui aiment Roth depuis toujours, c'est sa manière, une fois de plus, de jouer avec lui-même.

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Il met au premier plan sa propre famille, son père Herman, sa mère Bess, son frère Sandy, et lui, Philip, qui a 7 ans quand commence l'histoire et 9 quand elle se termine. Quel plus bel hommage pouvait-il rendre à ses parents que leur donner le statut de héros de roman ? Le père est magnifique, ennemi de tout compromis, clamant haut et fort son dégoût d'avoir un président antisémite – face à un peuple enchanté de son héros aviateur –, refusant de se taire quand il s'entend traiter de « *grande gueule de juif* ». La mère, tout en tentant de modérer ses colères publiques, l'approuve totalement.

Et puis il y a cette bande d'enfants, ce gang de garçons – Philip, son frère et plusieurs copains, dont le voisin du dessous, Seldon, dont l'enfance va être

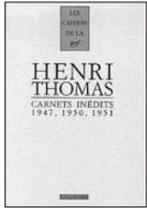
saccagée, comme le fut celle de ses contemporains européens. Insouciant, facétieux, garnements ou victimes nées comme Seldon, ils vont soudain être aux prises avec le chaos de l'histoire. Roth, commentant son livre, a beau dire qu'il n'a pas voulu mettre le jeune Philip au centre du récit – ce qui est vrai –, c'est tout de même à lui qu'on s'intéresse en priorité. Cet « *être immature que j'étais*, écrit Roth, *gamin dont la collection de timbres représentait les neuf dixièmes de ce qu'il connaissait du monde* », doit brutalement réaliser que les supposés grands hommes ne sont pas tels qu'on les rêve en les collant dans son album. Cette collection de timbres joue un rôle non négligeable dans le roman, et il n'est pas besoin de demander à Roth s'il a lui-même eu une collection, sa compétence est évidente – il avoue avoir coupé une cinquantaine de pages, où, repris par sa passion, il faisait un long développement sur les timbres.

Enfin, par-dessus tout, on est séduit par le défi – bien rendu par la traduction – que s'est donné Roth : l'homme qu'il est au début du XXI^e siècle écrivant un roman à la première personne mettant en scène le petit garçon qu'il était, qui est aussi son « *je* ». ■

LE COMLOT CONTRE L'AMÉRIQUE (The Plot against America)

de Philip Roth.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Josée Kamoun,
Gallimard, « Du monde entier », 480 p., 22 €. **En librairie le 25 mai.**
Signalons la sortie en poche de la nouvelle traduction de *La Contrevie* (« Folio », n° 4382).

ZOOM



CARNETS INÉDITS, 1947, 1950, 1951,
d'Henri Thomas

L'écrivain Henri Thomas (1912-1993) a tenu son journal dès 1934 : en voici trois années, centrées autour de la sensible question du couple et de l'amour : 1947 (année où il part travailler à Londres, après avoir vu sa première femme sombrer dans la folie), 1950 (illuminée par la présence d'une jeune Suissesse, qui en épousera un autre) et 1951 (pendant laquelle il s'attache à celle qui deviendra sa deuxième femme, Jacqueline Le Béguet)... « *A dégré égal*, résume

Thomas, *les conneries nocturnes sont bien plus pénibles que celles du jour – moins aisément réparables. Comme cela, le mariage protège l'homme ; ce n'est pas une haute justification du mariage ; cela n'a même rien d'une justification.* » P. K. Gallimard, « Cahiers de la NRF », édition établie par Joanna Leary, 282 p., 25 €.

ET MOI AUSSI JE SUIS PEINTRE, de Guillaume Apollinaire
La déclaration de guerre en 1914 empêchera cette plaquette d'« *idéogrammes lyriques* » (destinés à être coloriés), pour laquelle Apollinaire avait lancé une souscription, de voir le jour. Aucune édition des œuvres du poète ne la reprend. Grâce à Daniel Grojnowski, le livre, magnifique et surprenant, paraît enfin, avec près d'un siècle de retard. P. K. Ed. Le Temps qu'il fait, non paginé, 20 €.

THOMAS L'OBSCUR, Première version, 1941, de Maurice Blanchot
La version connue et disponible de *Thomas l'Obscur*, premier roman de Blanchot, paru en 1950 chez Gallimard puis réédité en 1992, avait été précédée d'une première version, en 1941, beaucoup plus longue et « romanesque ». Blanchot avait refusé sa réédition. Pierre Madaule, l'un des plus fins connaisseurs de son œuvre, présente ici ce qui est, en fait, un autre livre. P. K. Gallimard, 324 p., 19,90 €.

UNE AMITIÉ PERDUE ET RETROUVÉE :
Paul Claudel et Romain Rolland

Tout – politique, religion, littérature – sépare Claudel et Rolland, contemporains et condisciples de lycée. Ils se retrouvent pourtant en 1940 (à plus de 70 ans) grâce à Marie, la seconde épouse de Romain Rolland, et l'amitié qui les lie alors n'a rien d'artificiel ni de complaisant. Le passionnant volume où Gérard Antoine et Bernard Duchatelet ont rassemblé tous les documents disponibles (lettres, journaux...) le démontre avec éloquence. P. K. Gallimard, « Cahiers de la NRF », 480 p., 35 €.



JOË BOUSQUET. Une vie à corps perdu,
d'Edith de la Héronnière

C'est moins une biographie qu'une évocation infiniment sensible de l'univers de Joë Bousquet que propose l'auteur. La chambre de Carcassonne, devenue presque mythique, où le corps souffrant de Bousquet était immobilisé (de 1918 à sa mort, en 1950) fut un centre de convergence intellectuelle remarquable. « *Rien de ce qui est nous ne doit se rendre étranger à ce que nous nommons la vie* », écrivait Bousquet à Poisson d'Or. Et à la même : « *Je voudrais que tous mes actes, mes aveux*

et mes renoncements fassent la lumière ». P. K.

Albin Michel, 262 p., 20 €.

JULES LAFORGUE, de Jean-Jacques Lefrère

Première biographie de Jules Laforgue, le livre de Jean-Jacques Lefrère (à qui l'on doit déjà un *Rimbaud* et un *Lautréamont*) a toutes les apparences d'un ouvrage définitif. Pour relater la courte vie du poète (1860-1887) des *Complaintes*, le biographe a eu accès à de nombreuses archives inédites. P. K. Fayard, 662 p., 35 €.

SAINT-JOHN PERSE. Les rivages de l'exil, de Joëlle Gardes

Ecritre par l'une des meilleures spécialistes de l'œuvre de Saint-John Perse, cette biographie s'appuie sur la thématique centrale de l'exil et apporte un éclairage plus réaliste sur la vie du poète que ce qu'il a bien voulu en divulguer lui-même, dans un souci de maîtrise sans doute excessif. P. K. Ed. Eden, 354 p., 27 €.

CHARLES-ALBERT CINGRIA EN ROUE LIBRE, de Nicolas Bouvier

Ce vagabondage lumineux dans l'œuvre de Cingria a été composé par Doris Jakubec à partir de différents textes laissés par Nicolas Bouvier (mort en 1998) pour un livre en projet sur son compatriote suisse. P. K. Ed. Zoé, 156 p., 18 €.

Signalons également les biographies d'*Alfred Jarry*, par Patrick Besnier (Fayard, 722 p., 32 €), de *Jean Lorrain*, par Thibaut d'Anthony (Fayard, 978 p., 42 €), d'*Alain*, le premier intellectuel, de Thierry Leterrier (Flammarion, 590 p., 22,50 €) et de *Michelet*, l'homme histoire, par Paule Petitier (Grasset, 478 p., 22,90 €).

Deux « petites merveilles » éditées par Claire Paulhan
Larbaud au travail

NOTES POUR SERVIR À MA BIOGRAPHIE
An Uneventful One
de Valery Larbaud.

Notes et postface par Françoise Lioure, éd. Claire Paulhan, 112 p., 20 €.

CORRESPONDANCE 1912-1924
Le Bénédictin et l'Homme de barre
de Valery Larbaud et Jacques Rivière.

Edition établie, présentée et annotée par Françoise Lioure, éd. Claire Paulhan, 272 p., 30 €.

Voici deux petites merveilles comme sait en faire Claire Paulhan. A la fois des documents précieux pour l'histoire littéraire du XX^e siècle, dans des éditions scrupuleusement présentées et annotées (ici le travail de Françoise Lioure est d'une acuité et d'une précision remarquables), et des objets d'une grande beauté, nourris de photographies rares, de reproductions de couvertures de livres, de pages manuscrites... Objets souvent particulièrement émouvants, comme ces *Notes pour servir*

à *ma biographie*, de Valery Larbaud, publiées dans leur intégralité pour la première fois, avec le fac-similé du manuscrit, suivi de sa transcription.

Ce bref exercice auquel s'est livré Larbaud en réponse à une question de Maurice Martin du Gard, alors directeur des *Nouvelles littéraires* – « *J'aimerais connaître en détail une de vos journées de travail* » –, est une radicale déclaration d'amour à la création. Larbaud a envoyé à Martin du Gard, en septembre 1928, de Ligurie où il séjournait, le petit carnet de notes que l'on peut lire aujourd'hui.

« Cela ne s'organise pas »

Il ne fait pas vraiment le récit d'une journée de travail, ce qui, au fond, ne veut rien dire pour un écrivain, mais évoque ce qu'est une vie dédiée au travail littéraire. « *Travail égalant plaisir, cela ne s'organise pas.* » « *Je n'ai pas réellement de "vacances", de "congé". Mes vacances, mes "arrêts" sont déterminés, en général, par l'épuisement nerveux, ou une maladie, ou un long trajet, ou l'installation dans une ville où je passerai quelque temps.* »

On ne saurait trop recommander cette lecture à tous ceux qui pensent qu'on « fait » des livres. Pour un écrivain véri-

table, « *le travail est constant* ». « *Il se poursuit à travers toutes les circonstances et les incidents de la vie quotidienne.* »

Si ce petit texte est un bonheur, la correspondance avec Jacques Rivière est une mine, pour comprendre les relations entre un directeur de revue – *La NRF* – et un auteur, qui doit âprement défendre ses idées et son travail ; pour saisir l'atmosphère littéraire de ce début du XX^e siècle, les passions, les goûts, les découvertes.

Ceux qui aiment Joyce, que Rivière ne comprenait pas et que Larbaud traduisait, peuvent aller directement en 1921 et lire ceci : « *Il y a dans la littérature anglaise nouvelle un seul grand écrivain : James Joyce. Une fois Ulysses publié (cet hiver), Joyce sera l'écrivain le plus célèbre, le plus scandaleusement célèbre du monde (...). Une belle occasion perdue pour la NRF.* » ■

Jo. S.

Signalons aussi *Les Langages de Larbaud*, études réunies par Stéphane Chaudier et Françoise Lioure, Presses universitaires Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, (4, rue Ledru. Tél. : 04-73-34-68-07), 364 p., 30 €.

L'étonnante liaison d'André Gide et Marc Allégret

Singulier
libertinage

LE ROMAN SECRET
André Gide et Marc Allégret
de Pierre Billard.

Plon, 324 p., 23,50 €.

CORRESPONDANCE 1917-1949
d'André Gide et Marc Allégret.

Edition établie par Jean-Claude et Pierre Masson, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 888 p., 45 €.

Perverse ? Pathétique ? Provocatrice ? On cherche les adjectifs pour qualifier cette histoire. Pas seulement le « *roman secret* » que raconte Pierre Billard avec beaucoup d'entrain et d'esprit déductif et dont une abondante correspondance restitue, sinon le détail, du moins la couleur, l'ambiance et le langage. Mais aussi, d'abord, tout le contexte de cette aventure, avec, au centre, la constitution et l'existence chamarrée, surprenante, d'une « tribu » informelle, cultivée, cosmopolite, aisée, libre de morale et de mœurs, à la manière, à la même époque, du Bloomsbury londonien.

Du court chapitre doucement licencieux de ce roman, on connaissait la substance. A partir du printemps 1917, André Gide, écrivain célèbre âgé de 48 ans s'enticha de Marc Allégret, 16 ans, fils de pasteur protestant, futur cinéaste, et accessoirement grand amateur de femmes devant l'Éternel. Entre l'homme mûr et l'adolescent, la liaison – mais le mot est-il adéquat ? – dura moins de temps que l'amitié. A cette effervescence passionnelle succéda un long compagnonnage, un échange fécond, enrichissant. Dès janvier 1919, après une escapade commune de plusieurs mois en Angleterre, acmé de l'aventure, l'auteur de *Corydon* (essai sur l'homosexualité qu'il reprend justement à cette époque) écrit à son jeune ami que son sentiment est « *moins brûlant* », qu'il se « *spiritualise* ». Il y aura encore, en 1925, ce long voyage au Congo, le livre de Gide, le film de Marc, mais les préoccupations sont alors autres que charnelles ou sentimentales. Les dernières lettres datent de l'hiver 1949 ; Gide meurt en février 1951, Allégret en 1973.

Climat de liberté

Non, cette histoire n'est pas d'abord graveleuse ou gênante. Non, ce n'est pas sous le signe de la contrainte perverse qu'elle a lieu. L'image d'un Gide suborneur, prédateur sexuel prêt à tout pour satisfaire ses mauvais penchants,



André Gide et Marc Allégret à Garsington Manor (Oxfordshire) en août 1920.

LADY OTTOLINE MORRELL/ NATIONAL PORTRAIT GALLERY, LONDRES

ne tient pas. En tout cas pour ce qui est de l'idylle avec Marc Allégret. Et c'est cela qui frappe d'abord : le développement d'un extraordinaire climat de liberté, d'intelligence, de désirs non contraints – désirs qui regardent aussi bien le corps que l'esprit. C'est aussi cette forme très particulière de libertinage dans laquelle le penchant érotique n'est pas placé sous un éclairage obscène. Tout un ensemble de sentiments, d'idées, de gestes sensuels, de paroles et d'enseignements accompagnent, tempèrent pour ainsi dire, la sexualité. Et celle-ci, que Pierre Billard scrute et interprète dans le détail, chez l'érasme comme chez l'éromène (les deux pôles de la relation pédérastique dans la Grèce antique), juvénile, sans violence, joueuse, un peu théâtrale aussi. Gide, cependant, n'oublie ou n'omet rien de son devoir d'adulte : « *Il faut que tu sentes que je t'aime beaucoup – que j'aime celui que tu es et plus encore celui que tu dois être, et que je veux t'aider à découvrir* », écrit-il à Marc en octobre 1917.

Cela ne signifie nullement que l'harmonie affective et psychologique règne

dans la tribu gidienne, dont nous n'avons pu nommer que quelques membres principaux. Que l'on songe par exemple au rôle incroyable de Madeleine Gide, l'épouse aimante et intouchée. Dans un geste de désespoir, lorsqu'elle aura compris la nature du lien qui unit Marc et son mari, elle brûlera toutes les lettres de ce dernier : geste d'une valeur symbolique, presque sacrificielle, qui privera la postérité, au milieu, il est vrai, d'un vrai déluge d'écrits intimes – lettres, mais aussi journaux, « cahiers » (ceux, irremplaçables, de la Petite Dame, Maria Van Rysselberghe), Mémoires divers... –, d'une pièce essentielle. Il y aura aussi cette enfant, Catherine, née en 1923 de l'union hautement improbable de Gide et d'Elisabeth Van Rysselberghe, la fille de la Petite Dame, avec Marc Allégret relégué au second plan.

C'est finalement un beau et complexe tableau de famille – une famille élargie, recomposée, dirait-on aujourd'hui – qui s'offre à nos yeux. Pourquoi jugerait-on cela plus immoral que bien des situations contemporaines ? ■

PATRICK KÉCHICHIAN

Un choix d'articles de jeunesse de l'écrivain
Soupault, première période

LITTÉRATURE ET LE RESTE
1919-1931
de Philippe Soupault.

Edition établie par Lydie Lachenal, préface d'Anne Egger, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 404 p., 45 €.

En 1968, à Jean-Jacques Brochier qui l'interrogeait, il avait déclaré : « *Je n'ai jamais pris la littérature au sérieux et je me moque de la postérité.* » A la même époque, dans *Les Lettres françaises*, Aragon tentait, par avance, de conjurer l'oubli : « *Qui se souvient de ce poète appelé Philippe Soupault qui a tout fait pour se faire oublier comme d'autres se font pardonner ?* » Soupault avait pourtant des titres de gloire. C'était Apollinaire qui avait d'abord publié ses poèmes, et qui l'avait présenté à Breton. Puis il s'était rapproché de Tristan Tzara, avant d'être exclu du groupe en 1926, en même temps que Vitrac et Artaud. Trop désinvolte, pas assez politique. Il avait été l'un des premiers lecteurs de Lautréamont et de Joyce, qu'il connut. A Cabourg, il avait rencontré Marcel Proust. Jusqu'à sa mort – en mars 1990,

à l'âge de 92 ans –, les journalistes venaient l'entendre parler de ces temps révolus et du surréalisme « *historique* ».

Le recueil de textes que présente Lydie Lachenal – qui a inscrit au catalogue de la maison Lachenal et Ritter plusieurs inédits et rééditions de Soupault – montre le foisonnement de curiosité et d'intérêt que l'écrivain manifesta au cours de sa première période. En annexe, une chronologie détaillée permet de prendre la mesure de son activité durant ces douze années (1919-1931) : 7 livres de poèmes, 9 romans, des nouvelles, essais, préfaces... et plus de 300 articles dans une multitude de revues.

C'est un choix de ces textes qui est ici présenté. Si tout n'est pas d'une égale qualité, certaines pages sont d'une grande vigueur, dans l'admiration ou la détestation – lorsqu'il stigmatise Anatole France par exemple, ou des vers « *imbéciles* » de Jean Cocteau. Sur Apollinaire, Joyce ou Lautréamont notamment, Soupault atteint une vraie hauteur : « *... Celui que j'appelle de toutes mes forces lorsque je sens que le grand vaisseau pavoisé, le navire d'illusions et de prières va sombrer, c'est Isidore Ducasse.* » ■

P. K.

Une brillante méditation sur la folie, son sens et ses limites

Wiesel en écrivain

La grande notoriété a aussi ses inconvénients. Elie Wiesel est devenu un personnage tellement célèbre qu'on a souvent tendance, désormais, à oublier qu'il est avant tout écrivain, romancier à la fois témoin, conteur et penseur, une sorte de musicien des silences, capable de suggérer ce qui ne peut se dire. Heureusement, *Un désir fou de danser* vient rappeler, avec force, que son écriture se renouvelle toujours. A 77 ans, et après une bonne quarantaine de livres, le grand homme retrouve ici une fraîcheur et une étrangeté étonnantes.

On s'efforcera donc, pour aborder ce roman, de mettre de côté, autant que faire se peut, tout ce qu'on sait ou croit savoir de cette figure d'exception. Qu'on laisse un moment l'adolescent hongrois qui a survécu à Birkenau, Auschwitz et Buchenwald, le réfugié devenant étudiant à la Sorbonne, puis journaliste. Qu'on oublie le commentateur du Talmud, le professeur à Boston, le fondateur d'un récent Institut universitaire d'études juives à Paris. Qu'on ne se soucie plus du lauréat du prix Nobel de la paix, du créateur de l'Académie universelle des cultures, ni même de la Fondation Elie Wiesel pour l'humanité qu'il a créée avec sa femme Marion. Qu'on range ce récent numéro de *Time* qui le fait figurer parmi les cent personnes les plus influentes de la planète. Tout cela fait écran, et gêne la lecture.

Sagesse en archipel

Qu'on se souvienne seulement de *La Nuit*, publié en 1956 (éd. de Minuit), sans être impressionné par le fait que la célèbre émission de télévision d'Oprah Winfrey en a fait acheter, depuis janvier 2006, plus d'un million et demi d'exemplaires aux Etats-Unis.

Qu'on se souvienne du prix Médicis 1968 pour *Le Mendiant de Jérusalem*, ou du *Testament d'un poète juif assassiné*, en 1980, prix du Livre Inter et prix des bibliothécaires (1). Qu'on ouvre ce nouveau livre, simplement, pour ce qu'il est : un nouveau visage d'un écrivain très singulier.

Cadre : une psychothérapie à New York. Le patient, Doriël, se dit fou, habité d'une « nuit fiévreuse et terrible », la pensée traversée de spasmes, l'âme secouée de décharges électriques. La peur le paralyse, sans qu'il en discerne la cause. Les mots le fuient, se cachent ou se bousculent. Le chaos mêle ses souvenirs. De sa Pologne d'autrefois à l'Amérique d'aujourd'hui, le chemin est difficile à reconstituer. Sa fortune même, considérable, paraît énigmatique. Thérèse, la psychanalyste, est déconcertée. Elle a le sentiment qu'à chaque fois qu'elle tient une clé Doriël change

la serrure. Réelles ou fantasmées, des femmes traversent les propos de Doriël, ainsi que des rabbins antisémites, une mère résistante combattant héroïquement les nazis et quelques jeunes filles au sourire d'enfant effrayé.

Plutôt que le récit d'une thérapie – à laquelle on a quelque mal à croire, et qui d'ailleurs échoue – c'est une méditation sur la folie, son sens et ses limites, qui forme la trame de ce livre. Ce prétendu fou est moins victime d'une pathologie spécifique que de la condition humaine. Et l'on s'aperçoit, à mesure, qu'être fou, pour Elie Wiesel, peut aussi vouloir dire : « être seul »,

« avoir la foi », ou bien « être dieu » (« Il faudrait peut-être imaginer les dieux rendus fous par les hommes »). Et encore « penser », car « penser est une entreprise déraisonnable, compliquée, douloureuse, qui peut basculer dans la fumée et s'enfouir dans la cendre ».

Une sorte de sagesse en archipel se développe de page en page, s'inscrivant dans des phrases qui marqueront la mémoire. Les unes disent l'enfermement dans les traumatismes passés : « Souvent je me dis que je ne suis qu'un entrelacs de fissures ouvertes sur l'épouvante. » D'autres, au contraire, ouvrent l'horizon, par exemple : « Refuser la joie sous le prétexte qu'elle ne peut qu'être imparfaite, ce serait m'avouer vaincu dès le départ. » Celle-ci indique une méthode, possible ou impossible : « Il faut être capable de raconter les choses les plus horribles avec les mots les plus simples, d'une

voix égale, dénuée de toute émotion. »

L'ultime leçon de l'écrivain est sans doute que cette folie qui seule rend vraiment humain n'est encore rien de ce qui a été mentionné. Ou plutôt, c'est tout cela, mais recombinaison et recomposé, existant désormais sous un autre nom. A la fin du livre, le vieil homme comprend, auprès d'une toute jeune femme, qu'être fou, en fait, c'est aimer. Voilà la seule forme de folie qui donne envie de danser. Notoriété ou pas. ■

ROGER-POL DROIT

(1) Publiés au Seuil, également disponibles en « Points ».)



UN DESIR FOU DE DANSER
d'Elie Wiesel.

Seuil, 330 p., 21 €.

La mémoire en pointillés d'Anna Alter

« Alter-fiction »

MA FILLE,
DOKTORR ASTROPHYSIK
d'Anna Alter.

Calmann-Lévy, 252 p., 19 €.

C'est un livre étonnant. Drôle, même si l'histoire est tragique. Touchant, et plein de trous. Une « alter-fiction », clin d'œil au patronyme de l'auteur. Un patronyme incertain car « quand on a vu le jour après la seconde guerre mondiale en Pologne, c'est-à-dire dans le nulle part du père Ubu et le non-dit de la mère, poser des questions sur l'avant n'a pas de sens », écrit Anna Alter.

D'abord – toujours – il y a la mère : Jadwiga Cserniawska, alias Mamouchkiewitch. Visage de madone aux pommettes saillantes, front haut, regard bleu-vert, Mamouchkiewitch a survécu au ghetto de Varsovie. Au ministère de l'intérieur, elle joue, en plein stalinisme, les correctrices au *Journal officiel*, et vérifie les textes à paraître dans plusieurs langues, « en particulier en anglais, dont elle ne connaît pas un traître mot ». Vient ensuite Christophe, le grand frère : il est « le roi, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toute chose, l'unité de démesure ». Mamouchkiewitch le rêve en musicien ou en poète – il a, c'est officiel, « l'étoffe d'un Maïakovski ». Dès lors, « jugeant le bloc soviétique trop rigide pour contenir le génie en expansion du fils », elle décide de s'exiler au pays des droits de l'homme.

Blottis dans un canapé-lit, ils rêvent d'un avenir « beau comme un arc-en-ciel ». Mais voilà, à lécher – la nuit, c'est moins tentant – les vitrines des Champs-Élysées, ils se rendent compte du chemin qui leur reste à parcourir pour se défaire de la marque uni-

que des pays de l'Est : « Il sera difficile de s'en débarrasser, elle est imprimée sur nos vêtements, déteint sur nos esprits et nous colle à la peau. » D'autant que Mamouchkiewitch reste inconditionnellement attachée à sa chère Pologne, tentant de se persuader que l'« antisémitisme ne repoussera pas ».

Avenir à contre-jour

C'est pourtant pour ce motif qu'elle demande l'asile politique, « obligée de taire une raison beaucoup moins avouable (...) : son fils de dix ans veut être pilote de course automobile ». Se prenant tantôt pour Robespierre – la tête du baigneur en celluloïd de sa sœur n'y résistera pas –, tantôt pour Néron, Christophe deviendra garçon d'écurie en Normandie, avant de se convertir à l'orthodoxie, et de finir beau joueur mais sans le sou.

La petite sœur « noireude », la « zydoweczka » (« petite juive »), rejeton du vieux Léon au pif suspect, se construit donc un avenir à contre-jour : « Comme notre planète mère appartient au grand frère, je me tourne vers le mur et le ciel. » A 10 ans, Anna se rêve astronome. Elle deviendra « doktorr astrophysik », avant de faire bénéficier divers journaux de sa science – depuis *La Recherche* jusqu'à *Marianne*.

Jonglant avec les associations d'idées et les particules de mémoire, Anna Alter rajoute les strophes manquant et complète les pointillés pour reconstituer, avec beaucoup d'humour et des trous noirs au centre, cette histoire où l'Histoire s'invite : « la mienne, la sienne, la leur, la nôtre, et celle des enfants du baby-boom à qui on a tout caché ». ■

EMILIE GRANGERAY

Une enfance auprès des femmes de maison des beaux quartiers
Pompe et volupté

LES FEMMES
DU MÉTRO POMPE
de François-Marie Banier.

Gallimard, 208 p., 16,50 €.

Elles se prénomment Violeta, Asunción ou Crucifixion. Dans la France qui vient de rappeler de Gaulle, elles « font découvrir aux Parisiens la paella ». Chaque jour, sous les marronniers de l'avenue Georges-Mandel, entre deux services, ces Espagnoles aux parlers fleuris ont leur rendez-vous, métro Pompe. Au milieu de cet essaim froufrouant à l'odeur de violette et de naphthaline, s'agite Sacha, un petit garçon en culottes courtes, mi-ange mi-démon.

Monté sur ressorts, il passe de leurs jupons en jupons, lorgne « leurs rondeurs chatoyantes », les interpelle, quand il ne sème pas une joyeuse zizanie dans leurs rangs. Auprès de ses « perles » dont il connaît tout des exigences, des tarifs et des rêves, Sacha se « saoule à Bilbao, à Salamanque, à Madrid », s'offrant à moindre coût un « voyage » en Espagne. Et, plus sûrement, une échappée

belle loin d'un foyer bourgeois, sans chaleur, sans tendresse, où le père, directeur de « Brother agent de change », officie à l'étage en dessous, dix-huit heures par jour ; où la mère le bombarde de questions sans attendre les réponses ; où les trois sœurs se livrent une « guerre d'usure » ; où Madame Jo, la grand-mère, tyrannise tout ce petit monde qui s'agite, dans « un élan inauthentique enjoué », entre non-dits et faux-semblants.

« Lords de pacotille »

« Très tôt, j'ai glissé dans d'autres mains », relate Sacha quarante ans plus tard, se souvenant du petit homme à la mèche rebelle qu'il fut et que l'on destinait à devenir agent de change. Reste qu'aux placements d'argent ce garçon rêveur, solitaire et frondeur, va préférer ces femmes qui lui entrouvrent aussi bien l'antichambre de leur cœur, de leurs secrets ou de leurs blessures que celles de leurs patrons, « lords de pacotille » suffisants et méprisants. Comme les Demacramé, les voisins de Sacha chez qui il a placé

la séduisante et mystérieuse Pepita, dont il est follement amoureux. Pour la conquérir, l'adolescent est prêt à tout. A commencer par extirper à un conseiller d'ambassade japonais un philtre d'amour ; à l'inviter au Théâtre de l'Apogée, tenu par une comédienne aux faux airs de Marie Bell ; ou encore, lorsque la belle ténébreuse perd sa vieille tante, à organiser les funérailles dans l'appartement familial, en simultané avec Pampelune... Des funérailles qui, au mot d'ordre de « liberté absolue », vont tourner en de véritables bacchanales...

« J'aimerais écrire un roman qui soit aussi charmant et aussi irréel qu'un tapis persan. » Faisant sienne cette phrase d'Oscar Wilde qu'il place en exergue de son roman, François-Marie Banier, dont on savoure à chaque page le trait précis et mordant, livre avec ces *Femmes du métro Pompe* (qui ont inspiré d'autres écrivains) une comédie turbulente, fantasque, fantastique, empreinte de nostalgie et d'une profonde humanité. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

ZOOM

LE FAUX PLI

de François-Olivier Rousseau
« Je n'ai jamais songé à aimer mes personnages », écrit François-Olivier Rousseau qui, pour *L'Enfant d'Edouard* (Gallimard, 1981), avait obtenu le prix Médicis. Romancier, il a fait disparaître des titres de sa bibliographie. Scénariste, il voudrait souvent retirer son nom du générique, et oppose au succès « l'échec qui affûte, enrichit en secret ». A 35 ans, il a quitté la France « pour n'y pas revenir », et vit aujourd'hui au Maroc. Placé sous le signe

d'une phobie enfantine, *Le Faux Pli* n'est pas le récit de voyage d'un « touriste », mais celui d'un « fuyard » qui, parcourant les pays d'Amérique latine (Brésil, Paraguay, Uruguay...), mêle observation et remémoration. L'écrivain-voyageur, « aux aguets des imperfections du monde », ne cesse de se « désolidariser » et d'affirmer ses détachements, sans s'épargner lui-même. Mais il captive le lecteur par la lucidité acérée de ses analyses, et le séduit par l'élégance impeccable d'une écriture « apte à la description fulgurante ». *M. Pn.* Gallimard, 240 p., 16,90 €.

LE TOISON,

de Patrick Froelich
Les lecteurs de ce premier roman d'un chirurgien quadragénaire, surpris par l'extrême austérité du texte – une sorte de monologue à trois voix –, y découvriront une haute ambition littéraire, toute d'ellipses et de retenue qu'on devine calculées pour décourager le badaud. S'ils surmontent ces aspérités, ils pressentiront une peine ineffable, de celles qu'on voudrait dire et qu'on voudrait cacher. Aux rives du Toison, dans la villa familiale, l'enfance exhale ses miasmes. *J. Sn.* Seuil, 208 p., 17 €.

Comme chaque année, en marge du Festival, la Croisette se transforme en un immense marché du film. Y verra-t-on bientôt des éditeurs de livres ?

DVD-livres, un mariage de raison

Il est des unions improbables. Comme celle qui est en train de se tisser entre l'édition DVD et l'édition papier. Ce mariage s'explique en partie par la passe difficile traversée par l'édition DVD. Les symptômes de la crise de ce secteur sont connus : une chute des prix de vente, et donc des marges ; une explosion des titres édités qui laisse l'acheteur démuni ; le piratage ; l'apparition de la vidéo à la demande (VOD), où il sera possible, via Internet, de regarder le film de son choix. Pour lutter contre cette crise, plusieurs éditeurs de films mettent en place une politique d'édition de livres originaux pour apporter une valeur ajoutée à des œuvres qui, à terme, ne seront plus découvertes sur le support DVD.

Si l'on excepte quelques tentatives isolées – l'édition exemplaire du *Fantômas* de Louis Feuillade publiée en 1999 par Gaumont était accompagnée d'un livret illustré et de plusieurs textes critiques et historiques ; Arte Vidéo a inclus deux longs fascicules avec *Le Bonheur* d'Alexandre Medvedkine et *Le Sacrifice* d'Andrei Tarkovski –, un éditeur, Wild Side, tient lieu d'innovateur dans ce domaine. Il a pris, depuis 2002, l'initiative d'adopter un livret avec un texte original et des documents photographiques dans les éditions de plusieurs classiques du film noir ou du cinéma d'art martial.

« Préparer la découverte du film »

Parmi ceux-ci, *Le Secret derrière la porte* de Fritz Lang, *Caught* de Max Ophüls ou *La Rage du tigre* de Chang Cheh. Wild Side est ensuite monté en puissance. L'éditeur n'hésite pas à compléter d'autres éditions avec un livre inédit : *Sisters* de Brian De Palma avec une étude de Luc Lagier, *Bad Lieutenant* d'Abel Ferrara est accompagné d'une monographie de Nicole Brenez. Deux éditions parues en décembre dernier, *Macbeth* d'Orson Welles avec un livre de Jean-François Buiré, et *La Cité sans voiles/Les Démons de la liberté* de Jules Dassin avec une étude de Philippe Garnier, placent la barre un peu plus haut et imposent l'idée que l'expérience du cinéma à la maison est aussi une expérience littéraire.

« Après l'avènement de la vidéo à la demande,

explique le patron de Wild Side, Manuel Chiche, *il ne restera que des éditeurs de luxe, avec des éditions qui se situeront au croisement du tactile et de l'audiovisuel. Pourquoi le spectateur devrait-il garnir ses murs avec des éditions de mauvaise qualité pour des films qu'il pourra de toute façon voir à la télévision ? Il est important que nous proposons un livre. Je tiens à ce qu'il raconte des histoires de cinéma de manière à préparer la découverte du film et à mettre le spectateur dans une position plus réceptive. »*

Cette démarche crée des émules. Un nouveau venu sur le marché DVD, l'Institut Lumière, vise avec son édition de quatre classiques du réalisateur anglais Michael Powell – *Les Chaussons rouges*, *Le Narcisse noir*, *Colonel Blimp*, *49 Parallèle* – les mêmes standards de qualité. Ces films sont accompagnés d'un livret relié avec un texte original de Bertrand Tavernier, d'extraits des *Mémoires* de Michael Powell, et de témoignages. Ce n'est pas un hasard non plus si l'Institut Lumière s'appuie sur son expérience d'éditeur de livres de cinéma (en partenariat avec Actes Sud) pour trouver un prolongement naturel de son activité dans l'édition de films. « Une institution culturelle qui est aussi éditeur chez Actes Sud a le devoir d'offrir une édition digne de ce nom aux films de Michael Powell, affirme Bertrand Tavernier, le président de l'Institut Lumière. Il fallait ajouter un supplément livresque. Je n'ai jamais piraté un film car je crois à l'objet, et je tiens à ce que les jeunes générations ritualisent la consommation du DVD. Si un éditeur propose un bel objet, il peut donner le goût de l'acheter. Dans un monde de la dématérialisation, il est important de réhabiliter l'objet. »

L'alliance livre/DVD se trouve encore devant plusieurs écueils. Publier des éditions ambitieuses, vendues à un prix élevé, pose un problème de rentabilité. « C'est beaucoup de travail, c'est presque anti-industriel reconnaît Manuel Chiche, mais c'est très bon pour l'image de l'entreprise ; et ça aide à asseoir le label de qualité que nous revendiquons. » L'Institut Lumière, avec sa mission patrimoniale, aurait davantage vocation à poursuivre cette convergence avec un souci relatif de rentabilité. Il reste enfin la question, très sensi-

Première sélection

La Cité sans voiles/Les Démons de la liberté de Jules Dassin, livre de Philippe Garnier, Wild Side. 44 €.

Macbeth d'Orson Welles, livre de Jean-François Buiré, Wild Side. 44 €.

Sisters de Brian De Palma, livre de Luc Lagier, Wild Side. 33 €.

Bad Lieutenant d'Abel Ferrara, livre de Nicole Brenez, Wild Side. 33 €.

Les Chaussons rouges/49 Parallèle/Colonel Blimp/Le Narcisse noir, livret avec textes de Bertrand Tavernier et Michael Powell, Institut Lumière. Chaque film est à 33 €.

Fantômas de Louis Feuillade, coffret 4 DVD avec un livre, Gaumont, 50 €.

Le Bonheur d'Alexandre Medvedkine et *Le Tombeau d'Alexandre* de Chris Marker avec un livret, Arte Vidéo, 24,50 €.

Le Sacrifice d'Andrei Tarkovski, avec un livret, Arte Vidéo, 27,50 €.

Les Frissons de l'angoisse de Dario Argento, livre de Jean-Baptiste Thoret, Wild Side, 27,50 €.

Bernard Eisenschitz : « Offrir des films invisibles »

Bernard Eisenschitz est rédacteur en chef de la revue *Cinéma* éditée par Léo Scheer qui, depuis le printemps 2003, insère un DVD dans chaque numéro.

Quels sont vos critères de choix dans l'édition de ces DVD ?

L'histoire du cinéma est à réécrire constamment, et dans *Cinéma*, où nous parlons de films peu visibles, de films qui enrichissent la vision d'un cinéaste, nous avons ressenti le besoin de rendre accessibles les films dont nous parlons. Dans une revue de peinture, il y a des reproductions de tableaux. C'est dans cet esprit que nous avons souhaité montrer des films que l'on ne peut pas voir autrement. Dans le numéro 04, il y avait un article de Xavier Baert sur *Yukoku* de Yukio Mishima, et nous étions navrés de ne pas pouvoir l'illustrer. Notre but n'est pas d'offrir des films rares, mais des films invisibles. Nous ne voulons pas éditer d'essais, même si Tad Gallagher, dont nous avons publié des textes et qui a réalisé de pertinentes études sur support vidéo consacrées à Roberto Rossellini ou Max Ophüls, nous l'a proposé. Nous nous cantonnons à la publication d'originaux.

C'est ainsi que nous avons édité *La Marche de Tokyo*, de Kenji Mizoguchi, *Bucking Broadway*, de John Ford, et que je suis en pourparlers depuis trois ans avec la Cinémathèque danoise pour un film de Carl Dreyer.

Certains DVD sont accompagnés de « bonus » très enrichissants. Pensez-vous qu'ils soient en concurrence avec le livre de cinéma traditionnel ?

Pas du tout. J'ai moi-même participé à des bonus, par exemple pour *L'Aurore* de Murnau, mais je ne pense pas que le multimédia va éclipser le papier. L'un et l'autre se complètent. Avec d'un côté un rythme de montage, une voix, et de l'autre un style littéraire, une typographie. L'écriture donne la possibilité de poursuivre ce que fut le travail de la critique française, ce que Rohmer et Chabrol appelaient, à propos d'Hitchcock, le délire d'interprétation. On voit bien aussi comment Jean-Luc Godard utilise le support film dans ses *Histoires du cinéma* pour tenir un discours qui lui est propre. Mais dans le travail savant, le DVD n'est pas la voie de l'avenir.

Curieusement, et alors que nous sommes censés être entrés dans la « civilisation de l'image », le

rapport texte/image n'a quasiment jamais été inversé dans les livres de cinéma. Le bonus DVD ne remplit-il pas ce rôle ?

Le pionnier a été François Truffaut lorsqu'il a publié ses entretiens avec Alfred Hitchcock. Il lui a fallu trouver des documents iconographiques qui ont alourdi le coût du livre, ce qui explique que son ouvrage ait dû être édité à tour de rôle par trois éditeurs pour devenir un best-seller. Son intuition était fondamentale et il a été maintes fois imité depuis. En même temps, Lotte Eisner publiait son *Ecran démoniaque*, et je crois que l'éditeur a eu tort d'y placer un cahier photos, car c'était un ouvrage qui tenait essentiellement au flux du texte. Lorsque Dominique Païni et Marc Vernet ont lancé la revue *Cinémathèque* en 1992, leur idée était de faire parler les collections, les fonds des cinémathèques, et d'illustrer les études par des photographies. Aujourd'hui, on trouve des revues en ligne, *Senses of Cinema* en Australie, *Rouge* aux Etats-Unis, où, au lieu de photographies, on trouve des extraits complets. Moi je suis très attaché au papier, mais tout se défend, y compris le concept de revue sans illustration (*Trafic*).

Explorer un film uniquement par le mot est une idée magnifique.

Votre recherche des films « inconnus » s'apparente à celle d'un responsable de cinémathèque...

Le film de la poétesse iranienne Forough Farrokhzad, *La maison est noire*, est une copie originale (numéro 07). Son producteur, en exil depuis l'époque du shah, l'avait destinée à Cannes où l'on a eu peur de montrer un film sur une léproserie, et il était sous-titré en français. Il avait transité par Oberhausen, qui l'avait gardé. On a juste dû restaurer le son qui était endommagé. La seule fois où nous avons dérogé à notre règle de n'éditer aucun supplément, c'est dans le numéro 09 : c'est un document, car en quarante ans de Cinémathèque de Chaillot, il n'y avait jamais eu de reproduction d'une présentation de film. Et nous avons retrouvé celle qu'Eric Rohmer avait faite de ses films sur Stéphane Mallarmé et Victor Hugo, avec un humour extraordinaire. Je vous laisse découvrir, dans notre numéro le plus récent (011), deux films de Luc Moullet, dont un très atypique : une adaptation d'Henry James, *Le Fantôme de Longstaff*. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-LUC DOUIN



La Cité sans voiles, de Jules Dassin.

COLL. « CAHIERS DU CINÉMA »

SAMUEL BLUMENFELD



Welcome to Hollywood

VIENNE ET BERLIN À HOLLYWOOD sous la direction de Marc Cerisuelo.

PUF, 332 p., 27 €.

Pourquoi Ernst Lubitsch, considéré en Allemagne comme le « prince de la comédie », est-il parti à Hollywood en 1922 ? Parce qu'il venait de réaliser avec *Madame du Barry* un film à succès dans lequel il se révélait habile à manier les foules dans son évocation de la Révolution française. Les producteurs hollywoodiens s'imaginèrent tenir en lui un « *Griffith européen* », ce qui explique l'anecdote rapportée par Herman Weinberg selon laquelle, désappointée, Mary Pickford se serait mise à traverser son plateau en s'exclamant : « *Des portes ! C'est un metteur en scène des portes ! Il ne s'intéresse qu'aux portes !* »

Ce malentendu symbolise une double erreur d'appréciation. Celle des Américains qui crurent que les maîtres du cinéma européen allaient se glisser dans leurs moules industriels ; et celle des historiens qui créditent Fritz Lang, Billy Wilder, Otto Preminger et Robert Siodmak de l'invention du film noir. C'est cette distorsion entre les ambitions des cinéastes venus d'Autriche ou d'Allemagne et les diktats des studios, ainsi que ce mythe d'une prise de pouvoir des exilés en terre hollywoodienne, qu'étudient dix historiens et universitaires dans ce livre passionnant.

Son maître d'œuvre, Marc Cerisuelo, rappelle que l'arrivée en masse de ces cinéastes européens est liée à la politique raciale et totalitaire du III^e Reich. Hélas pour eux, ils ne furent pas tous vus d'un bon œil : les nababs dépeints par Neal Gabler dans un livre récemment traduit en France (*La Saga des juifs qui ont fondé*

Hollywood, Calmann-Lévy) ont été fort peu accueillants envers leurs coreligionnaires. L'exemple d'Eric von Stroheim est édifiant. L'officier allemand de *La Grande Illusion* dut s'inventer une ascendance noble, une religion protestante et un passé d'éminent militaire alors qu'il était fils d'un chapelier juif.

Alfred Hitchcock, qui fut assistant à Berlin, reste marqué par la peinture expressionniste – et Christian Viviani souligne les références au caligarisme et à Fritz Lang ou Murnau chez l'auteur de *Vertigo*.

L'ouvrage se termine par l'analyse de la propension des cinéastes de la Nouvelle Vague à s'inventer une filiation imaginaire avec le cinéma allemand. Façon, dit Jean-Loup Bourget, d'afficher un « *déni de l'exil et du transfert culturel au nom d'une mythique et commune patrie cinématographique* ». Belle utopie. ■

J.-L. D.

Un épouvantable gâchis

LES SORCIÈRES DE HOLLYWOOD. Chasse aux rouges et liste noire de Thomas Wieder.

Ed. Philippe Rey, 250 p., 19 €.

Bertrand Tavernier, dans *Amis américains* (Institut Lumière/Actes Sud), notait que les fondateurs de la Director's Guild et de la Screen Writer's Guild – parmi eux John Howard Lawson, Lester Cole et Dalton Trumbo, qui allaient faire partie des fameux « Dix d'Hollywood », les principaux scénaristes et réalisateurs qui refusèrent de témoigner devant la commission des activités antiaméricaines de la Chambre des représentants – furent accusés par le représentant démocrate du Mississippi, John Rankin, d'« *antifascisme prématuré* ». Il fallait comprendre là qu'ils s'étaient mobilisés avant l'entrée en guerre des États-Unis en 1941. Ces accusations restèrent lettre morte, mais elles

annonçaient la chasse aux sorcières qui allait inquiéter, de la fin des années 1940 à la fin des années 1960, près de 300 acteurs, réalisateurs et scénaristes, dont certains furent contraints à l'exil, et d'autres à l'arrêt définitif de leur carrière. Le grand mérite de l'étude de notre collaborateur Thomas Wieder est de s'intéresser aux conséquences artistiques et humaines de cette chasse aux sorcières. De montrer qu'elle n'est pas strictement un effet de la guerre froide, mais d'un conservatisme, voire d'un racisme, étranger à la phobie anticommuniste, et que ses conséquences, innombrables, ne concernent pas seulement une poignée d'irréductibles.

Non seulement le cinéma de la liste noire (Jules Dassin, Abraham Polonsky, Irving Pichel, Joseph Losey, John Berry) se confrontait, comme le montre bien l'auteur, à des problèmes de racisme et d'injustice sociale, qui donnaient au cinéma américain une forte tonalité poli-

tique, tonalité dont manquera cruellement ce cinéma une fois l'épuration achevée. Mais surtout la liste noire eut des effets désastreux sur les individus. Ici, un examen rigoureux des Mémoires et des correspondances des scénaristes Walter Bernstein, Alvah Bessie, Albert Maltz, Ring Lardner Jr., Dalton Trumbo ou Lester Cole montre par le menu que la liste noire ne se contentait pas de contrarier des carrières, avec les fameux prête-noms qui assuraient aux auteurs une pitance à défaut d'assurer leur renommée. Longuement cité dans cet ouvrage, Alvah Bessie sait de quoi il parle. Il devint, malgré lui, vendeur d'encyclopédies, puis de voitures, avant de finir éclairagiste dans un night-club. C'est ce gâchis – celui d'une génération sacrifiée, et pas seulement mise entre parenthèses – qui est relaté avec un sens du portrait et de la trajectoire individuelle qui en fait toute la valeur. ■

S. BD

ZOOM



JEAN-LUC GODARD, DOCUMENTS

Catalogue et judicieux complément de l'exposition *Voyage(s) en utopie, JLG, 1946-2006*, qui se tient au Centre Pompidou jusqu'au 14 août, ce pavé conçu par Nicole Brenez, doté de 370 illustrations et d'un DVD (avec spots publicitaires, *Lettre à Freddy Buache, Meeting Woody Allen*), est indispensable pour tout godardophile. Nicole Brenez et son équipe n'ont pas cherché à y couvrir l'intégralité de l'œuvre de Godard, mais à reproduire des pièces à conviction éclairant son mode de création. Sources littéraires ou iconographiques,

scénarios, lettres, références visuelles, manifestes, rushes abandonnés, mode d'emploi d'un film, archives de production, dialogues coupés par la censure : il y a là du grain à moudre, auquel s'ajoutent maints témoignages et études sur l'impact des films de Godard et ses méthodes. Cette riche plongée dans des archives parfois intimes se révèle émouvante et compense la déception causée par l'exposition. J.-L. D.

Centre Pompidou, 448 p., 49,90 €. Signalons également la réédition des *Histoire(s) du cinéma* de Jean-Luc Godard en un volume (Gallimard-Gaumont, 316 p., 45 €), et le *Godard (Le cinéma)* de François Nemer (Gallimard, « Découvertes », 160 p., 13 €).

ALAIN RESNAIS, LIAISONS SECRÈTES, ACCORDS VAGABONDS,

de Suzanne Liandrat-Guigues et Jean-Louis Leutrat
Deux parties comme le diptyque *Smoking/No Smoking* : un essai, un entretien. L'ensemble constitue un livre remarquable et capital sur la carrière et l'œuvre de ce cinéaste du malaise qui s'identifie au bernard-l'ermite. Harry Dickson, le théâtre, la bande dessinée. L'arbre, la ville, la plage. La littérature et le surréalisme. Le culte de l'imaginaire et l'exploration du cerveau. Le rêve et l'utopie, l'inconnue de la Seine et les méduses. La mort qui rôde et la recherche du bonheur. Jeux de miroirs, obstination à créer des chocs émotionnels. Merveilleuse et pénétrante promenade dans un univers fascinant, où le plus important n'est pas ce que l'on voit, mais ce que suggèrent rêves et objets, mémoire et inconscient, associations d'images et de sons. J.-L. D.

Ed. Cahiers du cinéma, 320 p., 30 €.



LE CORPS EN ABÎME, de Dick Tomasovic

Un essai savant sur la transformation des corps dans le cinéma d'animation. Des trucages de Méliès aux images de synthèse en passant par les poupées et la pâte à modeler, Dick Tomasovic détaille les figures et métamorphoses d'une mort au travail. Coma de la blafarde Blanche-Neige, agonie de King Kong, Coyote soumis à mille tortures, contes macabres de Tim Burton, apocalyptiques Terminators et Daffy Duck harcelé par les chasseurs : l'art de faire mouvoir revenants, fantômes et cadavres dans notre monde obsédé par le trépas. J.-L. D.

Ed. Rouge profond, 144 p., 19 €.

KIM KI-DUK

Deux critiques, un agrégé de philosophie, une anthropologue spécialiste de la Chine, analysent l'œuvre du cinéaste coréen, « serial painter » que l'éditrice Danièle Rivière interroge en fin d'ouvrage sur ses thèmes et sources d'inspiration. Errance, fuite, survie, rapports de personnages écorchés à la violence : exploration d'une filmographie « *autant injectée de sang qu'à fleur de peau* ». Bestiaire humain, morts chorégraphiés, parole en souffrance, femmes à cruauté masculine : un passionnant décryptage. J.-L. D.

Ed. Dis Voir, 128 p., 35 €.

LE SIÈCLE DU CINÉMA, de Glauber Rocha

Grand cinéaste brésilien, leader du Cinema novo, l'auteur d'*Antonio das Mortes* et de *Terre en transe*, mort en 1981 à 42 ans, fit du *sertao* l'espace des luttes de libération du tiers-monde et des Cangaceiros les nouveaux héros des peuples opprimés. Ce volume regroupe 80 articles critiques dans lesquels il définit son art poétique (cocktail de lyrisme et de politique), et assène de façon fulgurante ses passions, son goût de la polémique et de la subversion. Sa façon de parler des grands d'Hollywood, de « *Notre-Seigneur Buñuel* », du « *Dieu Visconti* », de Pasolini (« *Paso Sado Maso Salo* »), de Godard, qui « *reprend le cinéma là où Joyce a laissé le roman* », est éruptive, sauvage, échevelée, stimulante. J.-L. D.

Magic Cinéma/Cosac Naify/Yellow Now, 336 p., 24 €.

LA DVDÉOTHÈQUE DE JEAN DOUCHET

Un recueil de chroniques tenues depuis 2000 par l'un des plus brillants « passeurs » en matière de cinéphilie. Comme le fit jadis Serge Daney lorsqu'il revisitait des classiques à l'occasion de leur passage à la télévision, Jean Douchet constitue son musée personnel au fil des programmes d'édition en DVD. Ses lectures sont passionnantes. J.-L. D.

Petite Bibliothèque des Cahiers du cinéma, 256 p., 10,50 €.

LE CINÉMA DE BENOÎT JACQUOT, de Xavier Lardoux

Un album bienvenu. L'auteur d'*Une fille seule*, *L'École de la chair*, *Sade*, *A tout de suite*, y est interrogé sur son enfance, sa dévotion à Bresson et Duras, son rapport au théâtre, à la musique, au couple, à la femme, à la psychanalyse et sa mise en scène du désir. Ses producteurs, comédiens, techniciens témoignent ensuite, film par film, sur ce cinéaste subtil et secret. J.-L. D.

Editions PC, 206 p., 34 €.

LÉONCE PERRET, CINÉMATOGRAHISTE, de Daniel Taillé

Tout savoir sur la vie et l'œuvre de ce comédien devenu cinéaste, figure de la Gaumont, l'un des rares Français à avoir fait carrière aux États-Unis, touche-à-tout ayant laissé les souvenirs de l'un des grands cinéastes du muet. Alain Resnais lui rend hommage dans *Pas sur la bouche*. Un album illustré par des documents d'époque, photos, affiches en couleurs. Beau travail historique qui éclaire aussi sur le début du XX^e siècle. J.-L. D.

Cinémathèque en Deux-Sèvres (5, rue des Tilleuls, 79000 Niort), 280 p., 35 €.

GENRES ET MOUVEMENTS AU CINÉMA, de Vincent Pinel

L'histoire du cinéma vue du point de vue des genres (burlesque, de cape et d'épée, comédie musicale, péplum, gore, road-movie, western), des catégories (film d'amateur, documentaire, film expérimental), des traitements (film d'animation, film de reportage), des styles (caligarisme, expressionnisme, serial, film à suspense, film d'auteur), des écoles (Actors Studio, Dogma 95), des mouvements (Néoréalisme, Nouvelle Vague, Cinéma novo). Approche pédagogique, par fiche, dont la qualité de l'auteur garantit le sérieux. J.-L. D.

Larousse, 240 p., 27 €.

DE L'HOLOCAUSTE À HOLLYWOOD, de Gene Gutowski

Producteur de *Répulsion*, *Cul-de-sac*, *Le Bal des vampires* et *Le Pianiste*, Gene Gutowski livre des mémoires qui valent d'abord par la mine d'informations sur la Pologne avant-guerre, où il a grandi dans une famille de la bourgeoisie juive qui sera entièrement exterminée durant la guerre. Le tableau qu'il dresse de l'Europe de l'Est, avant et pendant la guerre, où les juifs sont à la fois victimes des nazis, des Russes, des Ukrainiens et des Ruthènes, est apocalyptique. Gutowski se retrouve seul à 17 ans dans Varsovie occupée et devient, après la guerre, agent du contre-espionnage américain en Allemagne, où il est chargé de débusquer les anciens SA et SS. Son amitié avec Roman Polanski pendant le tournage de *Pianiste* tient lieu de fil rouge à ce livre passionnant. S. BD

Ed. Noir sur Blanc, 296 p., 20 €.

Le fulgurant destin de Gabrielle d'Estrées La presque reine

GABRIELLE D'ESTRÉES
Aux marches du palais
de Janine Garrisson

Tallandier, 160 p., 21 €.

LA LIGNE POURPRE
de Wolfram Fleischhauer

Traduit de l'allemand par Olivier
Mannoni, JCLattès, 450 p., 22 €.

Disparue à 25 ans à peine à la veille de ses noces royales avec le Vert-Galant, Gabrielle d'Estrées (1573-1599) incarne l'impossible rêve de la maîtresse royale d'accéder à la dignité suprême, quand bien même la fortune dont elle jouit, sentimentale et ô combien matérielle, l'influence politique qu'on lui prête et la légitimation des enfants qu'elle donne au roi lui en confèrent le rang. Mais, comme avant elle Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII, le « Bel ange » de Henri IV, détesté d'une bonne part de l'entourage du monarque, recru de vexations et d'humiliations, meurt soudain dans de fulgurantes souffrances qui rendent son trépas suspect. Par son opportunité surtout, puisque le chancelier de Chevigny commente, avec une froide pertinence : « *La raison d'Etat était sa grande ennemie.* »

Que le Bourbon jette son dévolu sur elle, dès 1590, et la donzelle n'a de cesse d'obtenir des avantages pour les siens, mue par une stratégie clanique qui devient âpre dès la naissance de ses enfants. Offrant un contraste saisissant avec Marguerite de Valois, l'épouse en titre du Béarnais, qui refuse le divorce, moins par calcul que par hostilité à un projet matrimonial indigne du successeur des Valois, la figure de Gabrielle d'Estrées inspire à Janine Garrisson une excellente biographie, qui sait ne rien concéder à l'empathie fréquente entre le peintre et son modèle. Consciente de la difficulté à atteindre la vérité du personnage, quasi muet, dont le scandale tient lieu de bande-son, l'historienne interroge avec finesse livres de comptes, actes de donation et tableaux de la dame. Jusqu'à ce troublant duo qu'elle forme avec sa sœur Julienne, future duchesse de Villars, posant nues dans une baignoire.

C'est cette toile énigmatique qui sert de prétexte à la magistrale intrigue imaginée par Wolfram Fleischhauer dans *La Ligne pourpre*. Le narrateur, universitaire désabusé, découvrant un manuscrit susceptible d'éclairer la cause réelle du trépas de la favorite, remonte ainsi la piste d'un jeune peintre ambitieux, Vignac, que la soif de réussir mène à sa perte avec la même évidence que la presque reine. Un tableau qui dévoile un mystère d'Etat ? A l'heure où Cannes rappelle le *Da Vinci Code* à nos mémoires, le suspense historique conçu par Fleischhauer mérite plus d'attention encore, tant le machiavélisme de son complot y est subtil et maîtrisé. ■

PH.-J. C.

Plusieurs ouvrages témoignent du retour en grâce de la reine sacrifiée, figure monstrueuse devenue icône Le sacre de Marie-Antoinette

Cupid, perverse, traîtresse à la patrie : peu de femmes, dans l'histoire, auront rassemblé sur leur personne autant d'accusations que Marie Antoinette. Jeanne de Habsbourg, née le 2 novembre 1755 dans le palais de la Hofburg, à Vienne, devenue reine de France sous le nom de Marie-Antoinette, et morte sur l'échafaud à Paris, le 16 octobre 1793.

A l'heure où le *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola témoigne de la complète réhabilitation de l'Autrichienne, devenue la victime légère et innocente des horreurs de la révolution et de la barbarie masculine, voire une sorte de mère de tous les « people », historiens et écrivains se sont emparés de ce destin tragique et romanesque. Au risque de se perdre dans la multitude de légendes et de représentations qui l'accompagnent.

De toutes les Marie-Antoinette qui paraissent actuellement, celle d'Annie Duprat est sans doute la plus complexe, et la moins mélodramatique. Plus que d'une biographie linéaire, il s'agit ici d'analyser une « *guerre d'opinion* » : celle qui vit la jeune et charmante archiduchesse se muer, peu à peu, aux yeux de l'opinion publique balbutiante, en intrigante, en traîtresse, puis en monstre. Dans la lignée de Chantal Thomas, qui avait magistralement analysé cette évolution dans *La Reine scélérate* (Seuil, 1989, puis « Points », 2003), l'historienne dessine, en sept chapitres, les étapes de cette descente aux enfers. Arrivée à la cour de France à 14 ans, pour cimenter la récente alliance entre les Bourbon et les Habsbourg d'Autriche, elle n'arriva jamais complètement à se départir de son image d'« Autrichienne ». Sous la surveillance permanente de sa mère, l'impératrice Marie-

Thérèse, par le biais de son ambassadeur Mercy Argenta, Marie-Antoinette était à Versailles en service commandé. Son goût des parures et des jeux d'argent la desservirent, quand ses infortunes conjugales (le mariage avec Louis XVI ne fut pas consommé avant 1777) faisaient ricaner tout Versailles.

Sa volonté de se préserver des espaces de liberté, en marge de la cour, fut elle aussi jugée suspecte : la monarchie des Bourbon était fondée sur la représentation, et tenter de s'y soustraire exposait aux rumeurs. Ainsi naquit le fantasme d'une « *Messaline royale* » régnant dans l'ombre sur une cour de débauchés. Dans le même temps, la souveraine, se montrant de plus en plus présente dans les affaires du royaume à mesure que les difficultés s'amoncelaient, enfreignait l'usage qui défendait aux femmes de jouer un quelconque rôle politique officiel en dehors des périodes de régence. Elle rejoignait ainsi les grandes reines noires de l'histoire de France, Frédégonde, Isabeau de Bavière, Catherine de Médicis...

Alors que le pays basculait dans la révolution, les attaques redoublèrent de violence. « *Madame Veto* » est, plus que jamais, l'« *héroïne du crime* ». A toutes ces attaques, elle répondit par le mépris ou fit preuve d'une remarquable maladresse. Balayée au nom d'un ordre nouveau qu'elle ne comprenait pas, Marie-Antoinette n'arriva jamais à se concilier l'opinion, insensiblement aux trassaillements qui annonçaient le boulever-

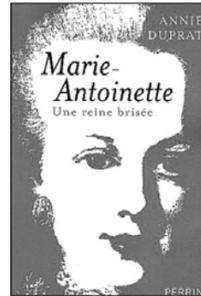
sement du monde, et la fin de l'ordre ancien. Une seule fois, mais bien trop tard, la reine toucha juste. C'était lors de son procès, devant le tribunal révolutionnaire. La monarchie était abolie depuis septembre 1792, Louis XVI avait été guillotiné, le 21 janvier 1793. Marie-Antoinette apparut, à 38 ans, vieillie, amaigrie. Le monstre était bien loin. Lorsque Hébert, le tristement célèbre « *Père Duchesne* », reprit à son compte une terrible accusation d'inceste, la « *veuve Capet* » répond simplement : « *La nature se refuse à répondre à une pareille inculpation faite à une mère. J'en appelle à toutes celles qui peuvent se trouver ici.* » L'accusation, bien sûr, ne fut pas retenue. Le public, qui pourtant était loin d'être acquis à l'Autrichienne, gronda. Mais la reine déchue ne sauva pas sa tête. Sa mort n'eut pas le retentissement de l'exécution de son mari. L'Europe des rois ne la regretta pas, si elle porta longtemps le deuil de Louis

XVI. Le symbole noir du régicide excluait l'épouse du monarque. Deux siècles après, il semble pourtant qu'on ne pleure plus qu'elle. En témoignent notamment les ouvrages particulièrement empathiques d'Antonia Fraser (*Marie-Antoinette*, traduit de l'anglais par Anne-Marie Hussein, Flammarion, 608 p., 23 €), nourrie de nombreux détails qui occultent parfois les lignes de force qu'une historiographie renouvelée laissait espérer, et d'Evelyn Lever

(*C'était Marie-Antoinette*, Fayard, 506 p., 22 €), dont on sait qu'elle a signé une tout aussi copieuse biographie de la reine, récemment reprise dans *Les Dernières Noces de la monarchie* (Fayard, 2005), comme l'édition de la *Correspondance* de la reine (Tallandier, 2005).

Si on mentionne la nouvelle édition du « *classique* » de Jean Chalon, *Chère Marie-Antoinette* (Perrin, 496 p., 21,50 €), vieux de dix-huit ans, on fera l'impasse sur les anecdotes *Liaisons dangereuses de la reine*, de Michel deCKER (Belfond, 288 p., 18 €). C'est le champ romanesque qui surprend le plus ; moins par la très sage *Rose écrasée*, de Gérard Messadié (L'Archipel, 440 p., 19,95 €), que pour le monumental premier volume des *Soixante-seize jours de Marie-Antoinette à la Conciergerie, la conjuration de l'œillet*, de Paul Belaïche-Daninos (Actes Sud, 672 p., 24,50 €) qui renoue avec un goût de la fiction hérité du *Chevalier de Maison-Rouge* de Dumas et célébré naguère, à sa façon, par Daniel Picouly (*L'Enfant Léopard*, Grasset, 1999). Une mention aussi au sensible *Marie-Antoinette. Le Jardin secret d'une princesse*, d'Anne-Sophie Silvestre (Flammarion, 288 p., 10 €, dès 11 ans), qui se cantonne à la vie viennoise de la jeune princesse, puisque l'évocation s'achève sur la rencontre avec le dauphin au printemps 1770. Une séquence originale qui fera patienter le lecteur soucieux de parcourir toutes les facettes de la reine, des documents du temps à sa fortune littéraire, des Goncourt à Chantal Thomas, anthologie annoncée chez « Bouquins » pour l'automne. Difficile donc d'échapper à Marie-Antoinette, haïe de son vivant, plébiscitée depuis. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI
ET JÉRÔME GAUTHERET



MARIE-ANTOINETTE
Une reine brisée
d'Annie Duprat.

Perrin, 288 p., 17,90 €.

Audrey Bonnet étudie la figure de la princesse indienne, symbole national américain Pocahontas, icône et victime

POCAHONTAS
PRINCESSE DES DEUX MONDES
Histoire, mythe et représentations
d'Audrey Bonnet.

Les Perséides, « Le Monde atlantique »,
160 p., 18 €.

Difficile pour une figure féminine de s'imposer dans le panthéon historique sans être sacrifiée sur l'autel de la caricature. Dans l'ombre du pouvoir où leur séduction les ravale au rang de « *putain* » (Agnès Sorel, Gabrielle d'Estrées, avant la Du Barry), sur le trône même – qui ne protège pas des légendes noires (Isabeau de Bavière, Catherine de Médicis, Marie-Antoinette enfin) –, et jusqu'aux héroïnes emblématiques dont le sort se rejoue selon les priorités du moment (Jeanne d'Arc ici, Pocahontas outre-Atlantique).

Rendue fameuse hors des Etats-Unis

par la version nouvelle qu'en donnèrent les studios Disney avec les deux dessins animés réalisés en 1995 et 1998, et plus récemment encore avec *Le Nouveau Monde* de Terrence Malick (2005), l'aventure de la princesse indienne dépasse la fable pour imposer un mythe.

Epreuve fabuleuse

Fille chérie du roi Powhatan, Pocahontas sauve un colon britannique (John Smith) de la fureur de son père, et avec lui les promesses d'un établissement outre-Atlantique des sujets de Jacques I^{er}. Enlevée par des Anglais bien peu reconnaissants, elle confirme son image exemplaire en acceptant le baptême chrétien, paraît à la cour du Stuart et meurt à 20 ans en route pour sa terre natale, non sans avoir donné un enfant, Thomas, à son époux (John Rolfe) dont la mémoire résiste mal à celle de son rival, idéalisé par la scène aux accents

bibliques – l'ange arrétant le bras d'Abraham à l'heure du sacrifice.

Comme la fable n'est connue que par des relations surinvesties, on peine à atteindre la femme derrière l'icône et les portraits qui nous en sont parvenus, tardifs et captifs de l'intention civilisatrice qui promeut la figure admirable, brouillent davantage encore la vision de l'historien. Du reste, l'histoire de la colonisation anglaise a été dès l'origine manipulée pour apparaître comme une épreuve suprême, tragique et fabuleuse, rédemptrice en un mot. Nymphé surgissant d'une forêt primitive pour sauver un valeureux colon, arrivé dans la baie de Chesapeake pour y fonder Jamestown (1607), la princesse au grand cœur est une icône parfaite. Quintessence de beauté féminine, de noblesse et de dignité. Autant de valeurs de l'aristocratie sudiste de Virginie qui s'en empare et en joue, contrepoids apte à fonder une iden-

tité régionale quand le Nord célèbre les Pères pèlerins du *Mayflower* (1620).

Face à face se dressent ainsi puritains expatriés et princesse indienne, images qui deviennent, à l'heure de la guerre de Sécession, les outils culturels de la désunion et entrent en concurrence pour s'imposer comme le mythe le plus représentatif de la nation. L'image positive car idyllique de Pocahontas résiste à la défaite de ses champions toutefois. Il faut dire qu'elle incarne l'aspect civilisateur de la christianisation du Nouveau Monde. Non sans danger pour les siens, puisque Pocahontas devient Lady Rebecca, reprenant le nom de la belle-fille d'Abraham chargée d'engendrer deux mondes, dont l'un est voué à prendre le dessus sur l'autre. Sans doute ne perçoit-elle pas l'ethnocide qu'un tel choix laisse présager pour les siens. Victime comme tous les destins que le mythe fausse. ■

PH.-J. C.

L'art de détourner l'attention

Il a commencé vers 6 ans. Sa passion : les tours de magie. Comme beaucoup de gosses fascinés par les prestidigitateurs et les illusionnistes. La plupart du temps, cela dure peu, les déceptions mettent fin au rêve. Lui, malgré tout, a continué, s'est exercé, a réussi à perfectionner la précision du geste, la dextérité des phalanges, l'art de détourner l'attention. A 17 ans, il est renvoyé de plusieurs lycées successifs. Motif toujours identique : a dérobé à ses professeurs, à leur insu, montre, portefeuille, lunettes.

Philippe Petit n'a cessé, depuis, d'inventer des expériences nouvelles. Du vol à la tire – dont il a vécu un court moment – il est venu au cabaret, puis au théâtre de rues, est passé maître en funambulisme, a multiplié les coups d'éclat et les exploits insolites. On lui doit ainsi la première traversée clandestine entre les tours de Notre-Dame (1971), puis entre les Twin Towers du World Trade Center (1974), avant qu'il ne soit officiellement convié, dans le monde entier, à inventer de

nouveaux itinéraires sur fil, de Paris à Tokyo, avec ou sans piano. Aujourd'hui, il a publié cinq livres, rédigés tantôt en français tantôt en anglais – notamment, en 2002, *To Reach the Clouds*, qu'il faudrait traduire. Il a autant de manuscrits dans ses tiroirs, donne des conférences sur les cinq continents et continue de concocter de grandioses bizarreries, comme un opéra funambulesque au-dessus du Grand Canyon.

Il se pourrait que son éloge des pickpockets paraisse de mauvais goût à ceux qui, un jour ou l'autre, se sont retrouvés délestés de leur argent ou de leurs bijoux sans avoir rien vu. Même si en leur parlant de bandits d'honneur, même en faisant référence à Robin des Bois ou à Arsène Lupin, ils ne seront pas de meilleure humeur. Chacun devrait pourtant reconnaître que le pickpocket est un voleur d'une espèce très particulière. Rien à voir avec les braqueurs ou les perceurs de coffre.

Car il opère à chaud, à vif, en présence de sa victime, sur son corps même et sans qu'elle s'en rende

compte. Il effleure à peine, bouscule un instant, croise dans une cohue. D'autres fois il demande l'heure, ou du feu, ou son chemin, emprunte un stylo, ramasse le contenu de son propre sac... avec l'aide de son prochain pigeon. Et pendant qu'en surface tout paraît normal, la montre est défilée, les billets extraits. Et l'homme a déjà disparu.

CHRONIQUE
ROGER-POL
DROIT

Du vol, assurément. Mais de l'art aussi, en un sens. Pas étonnant que Philippe Petit se soit aussi intéressé aux funambules, et aussi aux toreros, au point de partager leur discipline. Ce sont des champions de l'instant, des créateurs de mouvements ajustés. A chaque fois, tout se joue au dixième de seconde, dans l'improvisation du geste parfait. La plus infime erreur d'appréciation, la plus petite

hésitation, et c'en est fini. Beaucoup d'apprentissage est indispensable. Mais plus impératif encore est d'oublier tout ce qu'on sait, pour mieux se fondre dans l'instant.

Enfin, toute considération morale comme esthétique mise à part, la stratégie du larcin fait découvrir un monde parallèle, comme une double insoupçonnée de la réalité. Un homme crie « *attention aux pickpockets !* ». Chacun met la main, machinalement, à son portefeuille, informant ainsi de sa localisation. C'était un complice. Un autre, l'instant d'après, éparpille son sac de prospectus multicolores, tout le monde l'aide à ramasser. Cette fois, le pickpocket peut s'éloigner à pas lents : chacun regarde ailleurs.

L'essentiel est donc ce dédoublement. D'un côté, les apparences : paroles claires, gestes visibles, comportements normaux. Ailleurs – à côté, en dessous, parallèlement – la réalité d'une autre scène : signes secrets, mouvements imperceptibles, échanges à la dérobée. Cela ne vous rappelle rien ? Cette

structure de dédoublement, on la retrouve notamment dans l'enseignement de la psychanalyse (sens manifeste, sens latent), mais aussi dans la leçon des sciences (phénomènes, modèles mathématiques) comme dans la démarche première des philosophes discernant le sensible et l'intelligible. Entre autres...

Il se pourrait donc qu'il faille appliquer à ce livre sa propre méthode. Son propos affiché est certes l'art du pickpocket. Mais il parle peut-être en fait de tout autre chose. Par exemple : de la naïveté, des limites de la conscience, des relations entre les gens. Regardez bien dans votre tête s'il ne vous a pas subtilisé une idée. De toute façon, aucune plainte ne sera déposée. ■

L'ART DU PICKPOCKET
Petit précis du vol à la tire
de Philippe Petit.

Préface de Howard Buten,
Actes Sud, 160 p., 25 €.

Nombreuses publications, à l'heure du centenaire du philosophe

Levinas, de l'éthique à la sainteté

ENTRETIENS AVEC EMMANUEL LEVINAS (1992-1994), suivis de LEVINAS ENTRE PHILOSOPHIE ET PENSÉE JUIVE
de Michaël de Saint-Chéron.

Le Livre de poche, 192 p., 5,50 €
(en librairie le 24 mai).

DIFFICILE LEVINAS. PEUT-ON NE PAS ÊTRE LEVINASSIEN ?
de Raphaël Lellouche.

Ed. de L'Éclat, « tiré à part », 172 p., 22 €.

Colloques, numéros de revues, rééditions en poche : la célébration du centenaire de la naissance d'Emmanuel Levinas, (« Le Monde des livres » du 6 janvier) est en soi révélatrice de la place considérable acquise par le philosophe auprès du grand public. Pas de doute, ce penseur qui entendait relever l'éthique au rang suprême de « philosophie première » est à la mode, ne serait-ce que par ses thèmes les plus galvaudés – le visage, l'Autre, la responsabilité. Comment expliquer cet engouement à l'égard d'un homme qui, comme le rappelle Salomon Malka dans sa biographie (*La Vie et la Trace*, Albin Michel, 324 p., 9 €), bénéficia d'une reconnaissance tardive ?

Serait-ce, ainsi que le suggère Raphaël Lellouche, qu'avec la mondialisation le champ de notre responsabilité se soit vertigineusement accru ? A moins qu'en nos sombres temps, l'audience de la parole levinassienne ne s'explique avant tout par cette dimension si rare en philosophie

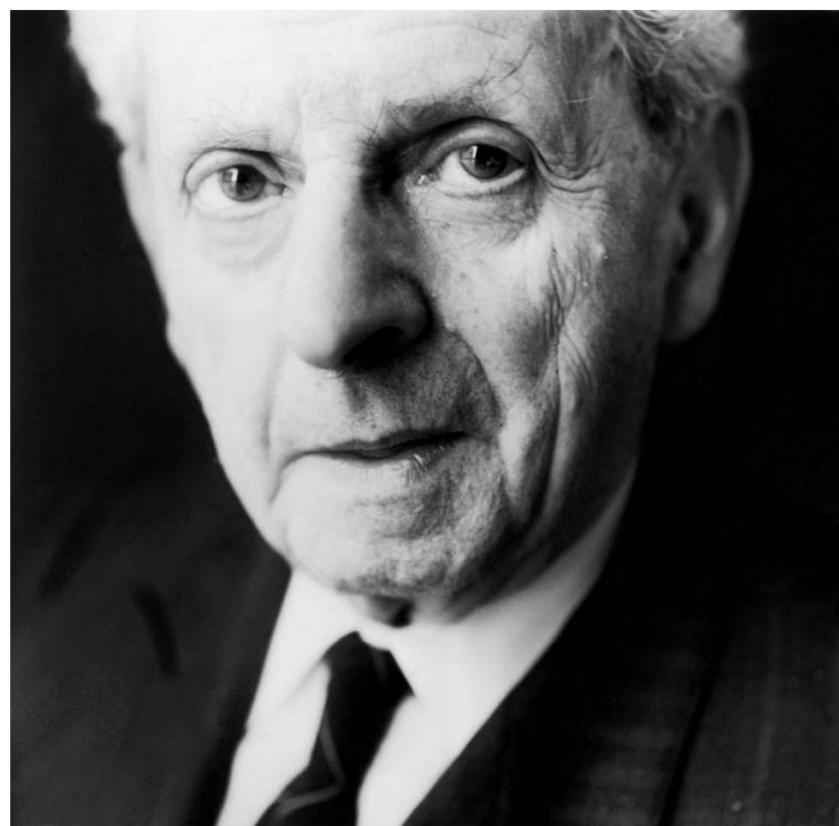
qu'est l'amour, de surcroît portée par une folle espérance en la capacité de l'homme à « passer infiniment l'homme », comme l'avance Michel de Saint-Chéron, qui fut lui aussi son élève ? Le mérite de ces deux ouvrages vient en tout cas de ce que ni l'un ni l'autre n'échappent à la principale difficulté posée par l'œuvre de celui qui passe pour le plus grand philosophe de la morale après Kant : comment Levinas est-il passé de l'éthique à une philosophie de la sainteté, au risque d'inscrire la première dans l'horizon inaccessible de la seconde ? Cette montée aux extrêmes est particulièrement sensible dans la trentaine de pages d'*Entretiens avec Emmanuel Levinas* que republie aujourd'hui Michaël de Saint-Chéron.

Relation au prochain

Rappelons les deux grandes innovations qui sont au cœur de la pensée de Levinas : d'une part, l'idée que la responsabilité à l'égard d'autrui s'impose à la faveur d'une sorte d'ébranlement ou de convocation qui précède toute visée intentionnelle. De l'autre, l'idée que cette responsabilité, éprouvée de façon passive, correspond à une déprise de soi ou à une « aliénation » de ma propre identité. De *L'Humanisme de l'autre homme à Autrement qu'être*, la relation au prochain se teinte ainsi de sombres nuances : il n'y est plus question de générosité mais plutôt d'inquiétude et d'expiation, de ce sacrifice de soi qui nous fait « otage » de l'autre. Otage : mais « c'est un mot terrible », relève Michel de Saint-Chéron. Le maître maintient : oui, « être responsable d'autrui, c'est être otage. On

l'est injustement, mais cet injustement est un élément essentiel de la responsabilité. Ne pas regarder où cela dépasse ma faute, où la faute d'autrui est plus claire que mes acomptes. La vie morale est cette constante attitude ».

La sainteté est-elle la moindre des choses ? En quel sens cette irrémédiable condition d'otage imputant au persécuté la responsabilité de sa persécution ? Et que peut bien vouloir dire ce « s'offrir à l'autre » qui exclut tout engagement libre ? C'est que derrière le philosophe en vogue pourrait bien se profiler un Levinas « plus difficile et plus problématique », celui-là même qu'aborde de façon salutaire Raphaël Lellouche au fil d'une lecture loyale et sans concession. Quitte, prévient-il, « à inquiéter les levinassolâtres ». L'ancien disciple lui adresse ainsi deux reproches, à commencer par le fait d'avoir transformé sa théorie du sujet passif en une véritable « métaphysique de la persécution ». L'éthique de Levinas – sans devoirs ni vertus – s'achèverait dans l'intenable « obligation de s'offrir en holocauste à ses offenseurs ». Être responsable pour l'autre signifierait donc, chez lui, être responsable à la place de l'autre ! Deuxième reproche : soutenir que l'éthique est une intrigue dans laquelle l'individu reste



Emmanuel Levinas en 1991. STEVE PYKE/GETTY IMAGES

passif déboucherait tout droit sur une « radicalisation hypermorale » de la pensée du soupçon et de la dissolution du sujet, posture contre laquelle l'auteur de *Difficile liberté* cherchait paradoxalement à lutter.

Dans le contexte contemporain où l'exaltation de l'autre se voit souvent livrée à un pseudo-moralisme sommaire, Raphaël Lellouche nous annonce qu'on peut « ne pas être levinassien ». Au milieu de l'hagiographie ambiante, ces lectures critiques mais respectueuses sont plutôt une bonne nouvelle. Et la remarque vaut également pour Levinas, de *l'Être à l'Autre* (1), publié dans l'excellente collection « Débats philosophiques » aux PUF, un collectif qui met fort bien en lumière la pluralité

des traditions dont s'est nourrie la pensée de Levinas, cet enfant des cultures juive, russe, allemande et française. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

(1) Sous la coordination de Joëlle Hansel (142 p., 12 €).

Signalons aussi le numéro spécial de *Rue Descartes*, publiée par le Collège international de philosophie (PUF, « Quadrige », 192 p., 12 €), qui réunit les hommages prononcés en Sorbonne en 1996, peu après la mort de Levinas. Et aussi plusieurs rééditions de ses œuvres, toutes au Livre de poche, dont : *Dieu, la Mort et le Temps* (282 p., 6,60 €), *Altérité et transcendance* (286 p., 5,50 €) et *Hors sujet* (220 p., 6,10 €).

Plon lance la « Petite bibliothèque des spiritualités » Croire et comprendre

Rites, sociétés secrètes, phénomènes surnaturels, méditation... Les éditions Plon exploitent l'intérêt croissant du public pour tout ce qui a trait au spirituel, avec la parution des six premiers numéros d'une nouvelle collection de poche, la « Petite bibliothèque des spiritualités ».

A mi-chemin entre le « Que sais-je ? », plus austère, et le « Découverte Gallimard », beaucoup plus illustré, ces ouvrages sont conçus comme des guides pour comprendre et connaître les croyances de l'humanité. Ils proposent une synthèse didactique, qui décrypte pour le grand public les faits spirituels, du bouddhisme à la franc-maçonnerie. Une « boussole », comme l'écrit Isabelle Francq, auteur de l'opus consacré à la prière, qui doit permettre de ne pas se perdre dans les méandres des pratiques religieuses contemporaines.

« Il s'agit de connaître, sans y adhérer, un fait de civilisation essentiel dans notre histoire et notre culture », explique Frédéric Lenoir, directeur de la collection, mais aussi rédacteur en chef du *Monde des religions*, dont la ligne éditoriale inspire largement celle de la « Petite bibliothèque des spiritualités ». Les auteurs doi-

vent pour cela poser un regard critique et scientifique sur les religions, mais sans malveillance. Ils exposent donc le point de vue des historiens, tout en respectant celui des croyants. » Le lecteur doit pouvoir comprendre ce que ressent un croyant quand il prie ou quand il lit les textes sacrés.

Une telle approche est, par exemple, à l'œuvre dans le quatrième volume de la collection, *La Prière* (1) : Isabelle Francq y expose notamment ce qui rythme la vie quotidienne d'un chrétien, d'un musulman ou d'un bouddhiste, en même temps que ce qui constitue leur vie intérieure. Cependant, cet ouvrage ne donne pas une vision synthétique des différentes pratiques religieuses : en proposant une classification selon les types de prières, l'auteur éparpille les renseignements concernant chaque religion en particulier. Si elle a l'avantage de mettre en valeur les points communs entre les croyances, cette composition nuit à la clarté de l'ensemble. Ajoutons à cela une grave erreur d'étymologie de l'auteur, pour qui « prier » vient du latin *peccare* (pécher) - alors que ce verbe vient en réalité de *precari* - et l'on aura une idée de la confusion du volume, qui souffre en outre du

manque de repères historiques.

L'historien et le croyant sont au contraire réunis dans le premier volume, *La Bible et le Coran*, de Serge Lafitte, qui constitue une introduction claire et précise à la lecture des textes, sans vouloir la remplacer. Preuve en est la présence de citations de la Bible et du Coran mise en valeur dans des encarts de couleur. L'auteur n'en résume pas les principaux épisodes mais se contente de les nommer, encourageant ainsi le lecteur à retourner à la source du texte, dont il sélectionne aussi les parties à lire. Une façon peu ennuyeuse d'ouvrir la curiosité d'un public large pour les textes et leur histoire, tout en lui donnant toutes les clés pour les comprendre. ■

MARION FAURE

(1) Les six premiers livres de cette collection font 128 pages et sont vendus au prix de 13 €.

Signalons les quatre autres titres de la collection : *Découverte du bouddhisme*, de Laurent Deshayes, *Rites et fêtes du catholicisme*, d'Aurélien Godefroy, *Le Spiritisme*, de Djénane Karez Tager, et *Découverte de la franc-maçonnerie*, de Jack Chaboud.

de dire naturellement une des phrases qui s'y trouvent. »

Quelques-unes de ces phrases sont passées de mode, mais le libre-échange reste la « cause des souffrances du commerce » et aujourd'hui comme hier, « à propos d'une inondation, d'un orage, etc., les vieillards du pays ne se rappellent jamais en avoir vu un semblable ». Il en est ainsi de bien des préjugés qui vont de siècle en siècle. On ne se lasse pas des coups de griffes de celui qui, avec ce *Dictionnaire*, atteint son but de « faire tenir l'Océan

dans une carafe », ce qu'avait bien compris Chaval, dont les illustrations, très flaubertiennes, accompagnent cette édition.

P.-R. L.
Le Castor Astral, 190 p., 12 €.

À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois de mai est disponible sur le site www.lemonde.fr/livres : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans Catalogue cliquer sur Livraisons poches.

ZOOM

LE DICTIONNAIRE DES IDÉES REÇUES,

de Gustave Flaubert
Annonçant à Louise Colet son projet d'un dictionnaire qui serait « l'apologie de la canaillerie humaine sous toutes ses faces », Flaubert ajoute : « Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un seul mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler, de peur

ZOOM



LA FAIM DES SEPT OURS NAINS, d'Emile Bravo
Pourquoi les ours hibernent-ils ? Cette grave question méritait une réponse argumentée. Apparus dans *Boucle d'or et les sept ours nains*, les oursons de Bravo livrent la clé de l'énigme, avec le concours d'Hansel et Gretel, d'un haricot magique orphelin de Jack et d'un cochon bâtisseur qui peine à se faire entendre. Une fable délirante traitant de la misère et de l'abandon omniprésents dans les contes avec une fidélité non dénuée d'humour. Ph.-J. C. Seuil, « La bande des petits », 32 p., 9 €. Dès 3 ans.

CYRANO, de Tai-Marc Le Tranh et Rébecca Dautremer
Des variations sur l'œuvre d'Edmond Rostand voilà la plus tendre, la plus poétique, la plus plaisante aussi, puisque les notes en bas de page censées élucider « fourbe », « quiproquo » ou « cavalier » sont d'une fantaisie absolue. Le trait de Rebecca Dautremer qui donne au Paris du XVII^e siècle des allures de Japon samouraï est irrésistible. Un bijou donc. Ph.-J. C. Gautier-Languereau, 40 p., 14 €. Dès 4 ans.

HISTOIRES DE FÉES, de Moka, illustré par Alice Charbin
Claire, qui est une petite fille très jolie et charmante, adore dessiner des fées et se désole que sa maman, elle, fasse « *Tout le temps des choses pas intéressantes* ». C'est vrai, quoi de plus exaltant que d'inventer des histoires de fées ? Surtout quand, racontées par la fantasque Moka, elles se mettent à vivre sous le pinceau allègre et fourmillant d'une Alice Charbin qui nous ferait presque croire à leur existence. FL. N. Gallimard, « Folio Cadet », 64 p., 5,50 €. Dès 7 ans.

TROIS SECONDES, de Georges Lemoine
La vie, par la palette du magicien Georges Lemoine, semble une grâce inépuisable. Mais bientôt l'envers du décor accable : « *toutes les trois secondes, un enfant meurt de faim*. » Prise de conscience, combat pour un partage équitable de l'eau et des céréales afin d'éteindre l'insupportable scandale. Un album fort et doux, plein de rage et de poésie comme tout cri contre l'injustice. A diffuser comme un tract. Ph.-J. C. Rue du Monde, 48 p., 13 €. Dès 5 ans.

NED A DES TICS, d'Erik Poulet-Reney, illustré par Magali Le Huche
Ned éprouve un besoin constant d'asticoter sa mèche de cheveux, de s'agiter en tous sens et de cligner des paupières. En un mot, il a des tics et toute la classe se moque de lui. Mais sous la plume riieuse d'Erik Poulet-Reney, on apprendra avec lui à transformer en atouts le trac et l'inhibition. FL. N. Magnard jeunesse, 80 p., 6,40 €. Dès 9 ans.

LE SAPIN, de Hans Christian Andersen
Son bicentenaire redonne à l'écrivain danois une popularité qui permet de découvrir d'autres contes que la sempiternelle *Petite Sirène*. Ce *Sapin*, dont les bonheurs successifs ne satisfont pas l'ambition, aura son heure de gloire... et une fin tristement logique en petit bois. Une fable bien délicate. Ph.-J. C. Nathan, illustré par Marc Boutavant, 40 p., 14,50 €. Dès 5 ans.

CAMILLE OU L'ENFANT DOUBLE, de Vercors, illustré par Jacqueline Duhème
Camille est un prénom asexué. C'est pourquoi les parents, dans ce conte moderne de Vercors, l'ont choisi pour leur enfant. Garçon, fille ? Nous ne le saurons qu'à la fin, lorsque l'enfant s'accomplira dans la musique. Car ses parents ont décidé de l'éduquer à la fois comme une fille, avec ses poupées, et comme un garçon qui joue aux petits soldats. Une jolie fable bien illustrée, sur l'inégalité des sexes, qui plaira aux enfants comme aux parents. MA. F. Pocket jeunesse, 48 p., 5,70 €. Dès 6 ans.

CABARETTO, de Stéphanie Tesson et Fred Saurel
Difficile de monter un numéro dans le cabaret du colérique Baraquetto ! L'irascible directeur s'acharne contre Pipò, épris de sa pupille Pochette, et le renvoie. Heureusement, le monde du spectacle sait ménager les coups de théâtre et la leçon d'amour et d'humilité de cette pièce ravira les petits en proposant à ceux qui brûlent de monter sur les planches un exercice d'application adapté dès 7 ans. L'un des premiers titres d'un tout jeune éditeur qui a la folie de se consacrer au théâtre pour les petits. Ph.-J. C. Ed. du Bonhomme vert [408, chemin du Mas-de-Boyer, 30300 Comps], 56 p., 16 €.

Deux romans sensibles et délicats d'Arnaud Cathrine
Amour en deuil

LA VIE PEUT-ÊTRE
d'Arnaud Cathrine.

L'Ecole des Loisirs, « Médium », 104 p., 8,50 €. Dès 13 ans.

JE SUIS LA HONTE DE LA FAMILLE
d'Arnaud Cathrine.

L'Ecole des Loisirs, « Neuf », 78 p., 8 €. Dès 9 ans.

Quel que soit le public à qui il s'adresse, c'est toujours avec un infini plaisir que l'on retrouve Arnaud Cathrine, tant son style, tenu, épuré, délicat, sait, à fleur d'émotion et de révolte contenue, dire la douleur de la séparation, du deuil. Ainsi

que l'illustrait le beau *Sweet Home* (Verticales, 2005), ou *La Vie peut-être*, qui par certains aspects rappelle *Mon démon s'appelle Martin* (L'Ecole des loisirs, 2000). Sauf qu'ici le « démon » de Florian se prénomme Sofia.

Un an après la mort de l'adolescente anorexique, Florian est là, au bord de la vie, du vide qu'elle a laissé. « *Tu n'étais pas mon amoureuse, tu n'étais pas ma meilleure amie. Tu étais celle que je n'ai pas vue partir.* » Arc-bouté dans le refus de la perte, il décide de retourner dans l'hôpital psychiatrique où elle fut soignée pour retrouver des traces de son existence. Le temps d'une semaine d'errance dans ces lieux, d'une plongée dans ses souve-

nirs qu'il consigne dans son journal ; le temps aussi d'une rencontre avec Mehdi, un jeune aide-soignant, Florian va peu à peu prendre la mesure nécessaire, vitale, de la perte, l'accepter pour renaitre enfin à la vie et avec autres.

S'il est également question de lien, à travers la naissance d'un amour, c'est sur un mode plus léger qu'Arnaud Cathrine l'aborde, dans *Je suis la honte de la famille*, stigmatisant au passage quelques diktats familiaux. Ainsi celui que découvre Camille, lorsque lui est lancé le jour de ses 10 ans, « A tes amours ! ». Or justement, c'est son drame à Camille, il n'est pas amoureux. Aussi pour n'être plus le vilain petit canard de la famille où l'argent, l'amour et le mariage font force de loi, il décide de trouver au plus vite une fiancée et dans la foulée de se marier. L'affaire n'est guère simple (comment sait-on que l'on est amoureux ?), mais lorsque l'élu de son cœur n'est autre que sa meilleure amie qui est aussi celle que son meilleur copain couve des yeux, les choses se compliquent passablement. De la découverte de l'amour aux premières déconvenues, Arnaud Cathrine signe un roman plein de drôlerie, de finesse et de tendresse. ■

CH.R.

Rencontre Philippe Dumas, peintre et dessinateur amoureux du ton juste
Art et dépouillement



TRAJETS
d'Ulrike Blatter.

Illustrations de Philippe Dumas
Bilboquet, 38 p., 14 €. Dès 13 ans.

DIEPPE À DEUX
de Philippe Dumas
et Gérard Barthélémy.

Ed. Elisabeth Brunet
(70, rue Ganterie, 76000 Rouen),
non paginé, 60 €. Pour tous âges.

Assis par terre, il écoute le piano et la voix. Ses grands yeux bleus écarquillés. Comme s'il était le premier étonné qu'on puisse mettre en scène ses textes et ses images. Samedi 13 mai, Philippe Dumas était à la bibliothèque de Pantin (Seine-Saint-Denis), inaugurant la rétrospective qui, jusqu'au 30 juin, lui est consacrée (1).

Pour ceux qui auraient manqué celle de Genève – ou pour les chanceux qui ne connaissent pas son œuvre et auront le choc de la découverte –, cette exposition retrace un « trajet » de quarante ans, depuis *Odette*, son premier ouvrage publié en Angleterre – en France, à l'époque, aucun éditeur n'en voulait – jusqu'à ses « albums de famille » – *La Petite Géante*, *Robert et Louis*, *La vie est belle* ou le très poignant *Ce changement-là...* – en passant par tous les grands auteurs qu'il a amoureuxment imagés : Maupassant, Hugo, Tchekhov, les frères Grimm ou Chaïm Potok (2). « *Quand on est éditeur, on ne voit jamais les choses en spectateur* », commente Arthur Hubschmid, de l'Ecole des loisirs. *Mais devant ces originaux, je me dis que ce garçon est décidément un grand artiste.* »

Nourri de Hogarth, Töpffer, Daumier ou Dufy, Philippe Dumas n'est pas seulement un peintre et un dessinateur hors pair. Il est aussi un fin connaisseur de l'enfance. Après les Beaux-Arts, il se laisse convaincre par André François d'aller frapper à la porte de l'Ecole des loisirs. « *Philippe m'apporta de vrais petits livres bricolés*

à la main, se souvient Arthur Hubschmid. On aurait dit des objets japonais, sauf que tout était de guingois. Cela n'avait rien à voir avec les projets que l'on me soumettait habituellement. C'était personnel. Cela décontenance au début. » Très vite, il impose sa vision artistique et son univers qui sent bon les histoires vécues, l'amour du quotidien, de l'objet, du monde rural... Des textes au ton juste qui parlent de générosité et de simplicité. Et qui s'adressent à tous en brouillant à dessein les frontières entre les âges.

Ses derniers livres marquent encore un tournant. Le premier, *Trajets*, n'est pas à proprement parler « pour enfants ». Le texte d'Ulrike Blatter – un auteur d'origine allemande qui vit en Suisse romande – est plutôt une suite de variations subtiles et délicates sur le thème du voyage et des émotions qu'il procure. Pas étonnant qu'il ait inspiré l'homme aux semelles de vent qu'est Philippe Dumas. De retour du Japon, ce dernier y fait dialoguer l'histoire avec des dessins d'un extrême dépouillement. Des encres grises et brunes avec rehauts de jaune. Quelques coups de pinceau et des lignes en tout genre – de chemin de fer, d'horizon ou de fuite – qui ne donnent qu'une envie : partir.

Où ? Pourquoi pas à Dieppe ? Renouant avec tous les artistes que cette ville a inspirés, Philippe Dumas l'a, pendant des années, arpentée et croquée en compagnie de son ami peintre, Gérard Barthélémy, disparu en 2002. C'était avant la « crise occidentale de modernisation », du temps des pêcheurs de morue et de la « malle d'Angleterre ». Mais ce superbe *Dieppe à deux* – un véritable livre d'art – est si vrai que l'on y sent monter les odeurs de la mer et de la halle aux poissons.

Tel est le mérite de ces albums et de la rétrospective de Pantin : montrer toute la palette d'un artiste complet. Montrer aussi que l'on peut écrire et dessiner pour les enfants sans renoncer en rien aux exigences de son art. ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) Bibliothèque Elsa-Triolet, 102, av. Jean-Lolive, 93500 Pantin. Tél. : 01-49-15-45-04. Chaque enfant se verra offrir une réédition des Brigands calabrais (*L'Ecole des loisirs*, 1978), un étonnant « récit sans fin », inspiré par les souvenirs de Jean Paulhan.

(2) Presque tous les livres de Philippe Dumas ont été publiés à l'Ecole des loisirs.

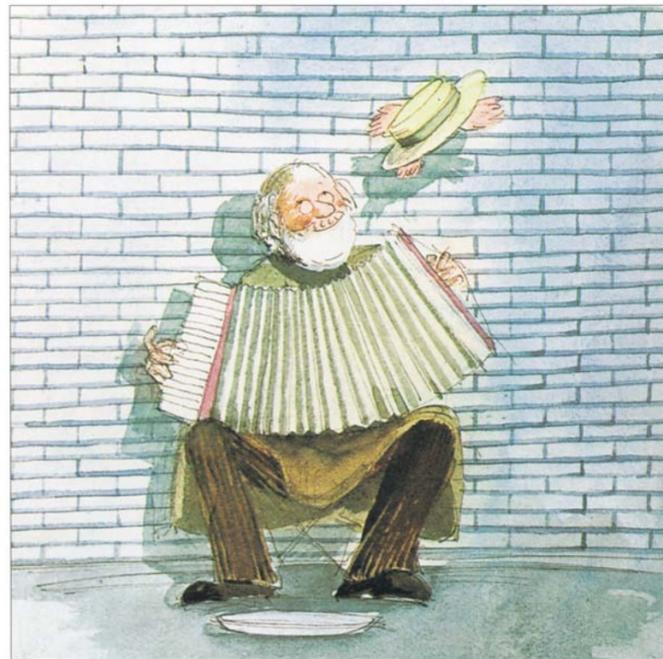


Illustration de Philippe Dumas extraite de « *Odette* », avec Kay Fender (1978, « Petite bibliothèque » de l'Ecole des loisirs).
Ci-dessus : « *Les Brigands calabrais* » (L'Ecole des loisirs, 1978)

Deux textes optimistes et épicuriens de Kenneth Grahame
Cantiques à la nature

LE VENT DANS LES SAULES,
(*The Wind in the Willows*)
de Kenneth Grahame.

Traduit de l'anglais
par Gérard Joulidé,
Phébus, 206 p., 16,50 €.

JOURS DE RÊVE,
(*The Golden Age*)
précédé de **L'ÂGE D'OR**
(*Dreamdays*)
de Kenneth Grahame.

Traduit de l'anglais par Léo Lack,
Phébus, 286 p., 19,50 €.
Tous dès 7 ans.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'enfant d'expression anglaise entre en littérature. Dès 1852, il devient aventurier dans *La Maison du désert*, de Mayne Reid. R.M. Ballantyne suivra, puis Mark Twain et naturellement Lewis Carroll.

Kenneth Grahame, lui, appartient à la génération suivante. Ce cadre supérieur de la Banque d'Angleterre, poète à ses heures, regrette le temps bucolique de sa jeunesse et les bonheurs qu'il s'inventait alors. Il les relate dans *L'Âge d'or* (1895). Marquant d'emblée le fossé qui le séparait des adultes, il célèbre l'enthousiasme, les frasques, les

anxiétés et les éclats de rire qu'il partageait avec ses frères et sœurs. La prose – admirablement traduite – est impeccable et l'émotion sincère.

Jours de rêve (1898) reprend ces thèmes autour du même groupe d'enfants, avec un accent un peu différent : au lieu de la réalité des aventures et des méfaits, l'auteur privilégie désormais le rêve, les jeux de rôles qu'un garçon solitaire imagine à partir de ses rencontres et de ses lectures. Il s'agit bien entendu d'une stratégie de défense contre la réalité – relativement, car la famille est aisée. La richesse de ce corpus onirique et la tendresse du grave financier pour le gamin qu'il était s'expriment dans des sagas de potager et des odyssées de basse-cour, comme le désopilant combat entre un saint Georges désabusé et un dragon résolument pacifique.

Rester chez soi

Avec *Le Vent dans les saules* (1908), Grahame va plus loin. Il narre les aventures d'un quatuor d'animaux au bord d'une rivière : une taupe, un rat d'eau, un crapaud et un blaireau y barbotent amicalement. Ils partagent des plaisirs simples : le pique-nique, la sieste, la conversation au coin du feu. Ils affrontent des

épreuves ensemble, et en triomphent. Il y a certes, dès ce premier niveau, de quoi réjouir des enfants, même gavés de télévision. L'adulte, lui, appréciera l'extraordinaire talent descriptif qui fait vivre le bief minuscule où se déroule le gros de l'action.

Ce cantique à la nature est d'ailleurs essentiel pour atteindre un autre plan, celui de la morale. Certes, Grahame n'est ni un donneur de leçons ni un théoricien des comportements. Mais il tient à exposer ses idées, celles, en gros, d'Epicure. Le monde regorge de bonheurs divers, il est bon de les rappeler, mais le mal existe lui aussi, représenté par la Forêt sauvage, les bellettes avides ou les extravagants appétits de l'ami Crapaud. Pour vaincre le mal, il faut puiser dans les plaisirs simples de la nature le courage de vivre. Sans négliger d'aimer et d'aider son prochain, de lui pardonner... Et surtout, surtout ! Il faut rester chez soi. Un des passages les plus significatifs montre le Rat d'eau tenté par l'aventure. Un confrère voyageur lui décrit des paysages, des ports, des expériences éblouissantes. Rat est sur le point de céder, de partir lui aussi, quand son ami Taupe arrive opportunément et le sauve des voyages. ■

JEAN SOUBLIN

En 2010, plus d'un livre sur huit pourrait être vendu sur la Toile

Internet, futur « grand » de la distribution

Internet est en passe de devenir un des acteurs majeurs dans le circuit français de la distribution des livres. En 2005, la vente par Internet ne représentait que 3,2 % des 4,1 milliards d'euros du marché du livre, soit près de 131 millions d'euros, selon les estimations de l'institut GfK, contre 18,1 % pour la vente par correspondance. Mais ce secteur est celui qui connaît le taux de progression le plus remarquable – plus de 30 % par an en moyenne – au point qu'il devrait capter l'essentiel de la croissance du marché d'ici à 2010 et obliger les éditeurs et les distributeurs à ajuster leur stratégie et à investir dans ce métier spécifique.

Ainsi, si le marché du livre progresse de 2 % en moyenne d'ici à 2010 et que la part d'Internet passe de 3,3 % à 10 % en 2010, voire à 15 %, ce qui constitue une hypothèse haute mais pas improbable, « les acteurs de la distribution physique seront condamnés à une croissance nulle », explique David Targy, du cabinet

d'analyse Precepta. En Grande-Bretagne, par exemple, 17 % des livres sont déjà vendus par le canal d'Internet. En 2010, le chiffre d'affaires du marché du livre en ligne pourrait atteindre, selon le premier scénario, 360 millions d'euros et d'après le deuxième, 540 millions.

Dans ce marché émergent, trois acteurs dominent la scène nationale, selon les données fournies par les éditeurs. D'une part, Amazon et la Fnac.com sont au coude à coude et captent près des deux tiers du marché, suivi d'Alapage (20 %), filiale de France Télécom. Parmi les cyberlibrairies, PriceMinister qui s'est spécialisé dans les livres d'occasion récents, tout comme Chapitre.com et Abebooks.com pour les livres anciens et rares ou encore Bdnnet pour les bandes dessinées rencontrent aussi un succès croissant grâce à leur stratégie de niche bien identifiée par les internautes.

La France se distingue notamment de l'Allemagne, où Amazon domine sans

partage, par la concurrence de la Fnac, qui allie une présence sur la Toile et un réseau de magasins. C'est aussi la voie suivie par Philippe Van der Wees, PDG de Cultura, qui a ouvert son site Internet à l'automne 2005 et qui reçoit en moyenne « 600 000 à 800 000 visites par mois. » En revanche, les autres enseignes comme Virgin, Le Furet du Nord, les espaces culturels Leclerc, etc. sont plus en retrait.

« Une chance pour le fonds »

Parmi les librairies traditionnelles, Decitre, présent dans la région lyonnaise avec huit magasins, fait figure de pionnier. Avec 450 000 références en ligne, le site de Decitre a la capacité de rivaliser avec les cyberlibraires. « Internet, c'est une chance pour le fonds et la petite édition », explique Pierre Decitre. Un tiers de ses clients seulement sont de la région Rhône-Alpes.

Gibert Joseph à Paris, mais aussi Molat à Bordeaux et Sauramps à Montpel-

lier ont emboîté le pas et ont, eux aussi, investi dans le Net. Mais l'usage principal de la toile par ces grandes librairies consiste à asseoir leur notoriété et à assurer des opérations de promotion des livres ou des auteurs. Aucun d'entre eux ne peut prétendre à un rang national dans le commerce en ligne. En l'espèce, le Net leur sert plutôt d'interface commerciale.

De fait, pour le site de la Fnac aussi, 60 % des connexions ne sont que de simples consultations. Mais l'enseigne multiculturelle a aussi vendu deux millions de volumes, en 2005, soit une progression de 45 % par rapport à 2004. Comme l'explique Sébastien Rouhault, en charge du secteur livre à la Fnac.com, « 20 % des livres d'actualité font 80 % du chiffre d'affaires. En revanche, en nombre de références vendues, le fonds représente 60 % du total des ventes ».

Deux phénomènes principaux se développent et cohabitent sur le Net pour la vente des livres. Le premier est l'engouement du public pour le système des précommandes. Ainsi, la vente des nouveautés sur la Toile connaît des pics dans les tout premiers jours de lancement des best-sellers, dans le domaine de la BD, de la jeunesse... où sont réalisés jusqu'à 80 % des ventes. La deuxième tendance forte est la progression des achats concernant des disciplines spécialisées, comme le droit, l'économie, etc., où le client, dès lors qu'il détient une référence précise n'hésite pas à passer commande sur le Net.

Concurrencées par les grandes surfaces culturelles ou alimentaires pour la vente des livres dits à rotation rapide, les librairies de premier niveau se trouvent donc désormais en compétition avec la Toile pour la vente des ouvrages de fond, à rotation plus lente qui était un de leurs atouts. Elles sont en quelque sorte prises en tenaille. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

L'édition au pays d'Amazon

Confrontés au déclin régulier de la lecture, notamment chez les jeunes – 43 % des Américains de 18 à 24 ans lisaient des livres en 2002, contre 60 % en 1982 –, les éditeurs aux Etats-Unis ont misé sur de nouveaux canaux de distribution et notamment Internet. Pour l'instant, cela leur a réussi. En 2005, sur un chiffre d'affaires de l'édition de 34,6 milliards de dollars (environ 27 milliards d'euros), la vente en ligne a représenté 4,3 milliards, soit une augmentation constante depuis 1995 et la naissance d'Amazon.com.

Depuis 2002, les ventes d'Amazon.com aux Etats-Unis s'accroissent

en moyenne de 15 % par an et celles des chaînes traditionnelles comme Barnes & Noble ou Borders de 5 %. C'est pourquoi ceux-ci ont aussi créé leurs sites de vente en ligne.

« L'Internet fait progresser les ventes car il offre un accès sans précédent au consommateur, en termes de quantité d'ouvrages, de disponibilité et d'accessibilité », explique Albert Greco, professeur à la Fordham University et expert du groupe d'étude de l'industrie du livre. « Dans un grand magasin des chaînes Barnes & Noble ou Borders, vous avez environ 170 000 titres disponibles. Sur un site, c'est de l'ordre de 3 millions et

de demi. » Cette tendance accélère la concentration des réseaux de distribution et la disparition des librairies de proximité. En revanche, elle apporte un soutien aux petits et moyens éditeurs qui, via les sites des grands distributeurs, ont accès à un immense marché.

L'Internet a aussi entraîné le développement rapide du marché de l'occasion. Sont en concurrence, en ligne, le livre neuf et le livre d'occasion, bien moins cher, d'où une perte estimée à 2,5 milliards de dollars par an pour les éditeurs. Plus d'un tiers des livres achetés par les universités ne sont pas neufs. ■

ERIC LESER

L'ÉDITION

LE 32^e PRIX DU LIVRE INTER a été attribué à Jean-Baptiste Harang pour son roman *La Chambre de la Stella* (Grasset) au quatrième tour de scrutin. Le jury composé d'auditeurs de la radio était cette année présidé par Jean Echenoz. Né en 1949 dans la Nièvre, M. Harang est journaliste à *Libération* et a déjà publié trois romans chez Grasset.

172 000 TITRES NOUVEAUX ou rééditions ont été publiés en 2005 aux Etats-Unis, soit une baisse de plus de 18 000 ouvrages par rapport à 2004 qui avait été une année record. Le nombre de livres publiés aux Etats-Unis recule pour la première fois depuis 1999, selon les statistiques de l'agence R.R. Bowker. La hausse du prix du papier est une des raisons qui expliquent ce recul. Celui-ci concerne notamment la fiction, les documentaires sur l'histoire, la religion et les biographies.

LA FOIRE DU LIVRE DE LONDRES a été l'enjeu d'une bataille serrée entre le groupe Reed Exhibitions, son organisateur habituel et les responsables de la Foire de Francfort qui s'étaient portés candidats pour organiser un

salon alternatif. Pour conserver l'organisation du salon, qui se tiendra du 16 au 18 avril 2007, le groupe anglo-néerlandais a dû abandonner le lieu d'ExCel, en périphérie de Londres – où s'est tenue l'édition 2006 qui a suscité un tollé de la part des exposants (agents et éditeurs) – pour se rallier au lieu d'Earl's Court, situé au cœur de Londres et qui avait été trouvé par son concurrent.

JEANNE MAS, auteur, compositeur et interprète de chansons, a perdu le procès qu'elle avait intenté à Thomas Lélou et Léo Scheer, auteur et éditeur du roman *Je m'appelle Jeanne Mass*. La 1^{re} chambre du tribunal de grande instance de Nanterre a estimé qu'« il n'existe aucune circonstance particulière » pouvant conduire à une confusion entre le héros masculin du roman et la chanteuse, et a condamné la plaignante à verser 1 200 euros.

DANIEL SCHNEIDERMANN est David Serge, auteur des *Langues paternelles*, paru chez Robert Laffont en janvier 2006. C'est lui-même qui a fini par révéler l'identité du pseudonyme sur son blog.

CHRISTINE DE MAZIÈRES, 40 ans, ancienne élève de l'ENA, est depuis le 2 mai la nouvelle déléguée générale du Syndicat national de l'édition. Elle remplace Jean Sarzana à ce poste. Conseillère référendaire à la Cour des comptes, elle a travaillé au ministère des finances. Elle est l'auteur de deux ouvrages, *Requiem pour la RDA* (Denoël, 1995) et *L'Europe par l'école* (Eska, 2005).

PRIX
Le **prix Roger-Nimier** a été décerné à Christian Authier pour *Les Liens défaits* (Stock).
Le **prix Edmée-de-la-Rochefoucauld** a été remis à Blandine Le Callet pour *Une pièce montée* (Stock).
Léonora Miano est la lauréate du **prix Louis-Guilloux** pour *L'Intérieur de la nuit* (Plon).
Le **Prix des écrivains croyants** a couronné Christian Bobin pour *Prisonnier au berceau* (Mercure de France).
Colette Nys-Mazure a reçu le **prix Gauchez-Pilippot** pour *Sans y toucher* (Labor).
Le **prix Arsène-Lupin**, créé cette année et récompensant le meilleur roman policier, est revenu à Anthony Eglin pour *La Rose bleue* (Ed. de Fallois).

LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Anne ou quand prime le spirituel, de Simone de Beauvoir (Gallimard, « Folio »).

Le Livre des jours, de Michael Cunningham (Belfond).

La Célestine, de Fernando de Rojas (Fayard).

Dans la main du diable, d'Anne-Marie Garat (Actes Sud).

Le Fourgon des fous, de Carlos Liscano (Belfond).

La Fugue, de Valérie Sigward (Julliard).

Les Démons de Barton House, de Minnette Walters (éd. Robert Laffont).

ESSAIS

L'Humanisme italien, d'Eugenio Garin (Albin Michel).

OPA dans les juifs de France, de Cécilia Gabizon et Johan Weisz (Grasset).

Comprendre les épidémies, de Norbert Gualde (Les Empêcheurs de penser en rond/Seuil).

Roland Barthes, le métier d'écrire, d'Eric Marty (Seuil, « Fiction & Cie »).

Les Roses de la solitude, de Jacqueline de Romilly (éd. de Fallois).

Georges Cuvier, naissance d'un génie, de Philippe Taquet (éd. Odile Jacob).

Histoire du Collège de France, sous la direction d'Henri Tuillier (Fayard).

AGENDA

DU 18 AU 21 MAI

ROMAN. A Chambéry (73), la 19^e édition du Festival du premier roman, parrainée par Philippe Besson, accueillera notamment Leïla Sebbar, Carlos Batista, Christophe Mileschi, Stéphane Audeguy, Léonora Miano, Domenico Seminerio, Thomas Paris, Edouard C. Peeters et Eusebio Lahoz (rens. : 04-79-60-04-48 ou www.festivalpremierroman.asso.fr).

LES 19 ET 20 MAI

VOLODINE. En Arles (13), le Collège international des traducteurs littéraires (CITL) consacre deux journées à Antoine Volodine, autour du thème « Antoine Volodine et le post-exotisme ». L'auteur s'entretiendra avec Jean-Didier Wagneur (le 19 à 18 h 30) et débattrà, le lendemain, sur la traduction de son œuvre avec Holger Fock, Esther Lin, Ana Isabel Sardinha et Mirka Sevcikova (à 18 h 30) (Espace Van-Gogh, rens. : 04-90-52-05-50).

LES 20 ET 21 MAI

WEYERGANS. A Marseille, le 20 mai, lecture par François Weyergans d'extraits de ses romans (à l'occasion de l'ouverture au Musée de la mode de l'exposition « Dress Code : tenue de cocktail ») au Centre international de poésie, à la Vieille-Charité, 2, rue de la Charité (04-91-91-26-45).
A Banon, le 21 mai, rencontre, à l'occasion de la Fête du fromage, à la librairie Les Bleuets, place Saint-Just.

LE 23 MAI

MECKERT AMILA. A Paris, rencontre-lecture autour de Jean Meckert Amila, à l'occasion de la réédition de son œuvre chez Joëlle Losfeld et Gallimard. Avec Alain Raoul, Annick Roux, Hervé Lelouche et Patrick Pécherot (à 18 h 30, à la librairie Goscinnny, 5, rue René-Goscinnny, 75013).

Ryszard Kapuscinski

« Il est possible de décrire le monde »

Rencontre avec l'un des « princes » du journalisme, auteur de « Mes Voyages avec Hérodote ». Selon lui, « Pour comprendre sa propre culture, il faut d'abord comprendre d'autres cultures. C'est la plus grande des vérités »

Les derniers chuchotements de la cour du Négus avant le carnage, l'effondrement du régime du Chah d'Iran, les soubresauts de la décolonisation en Afrique, l'in-vraisemblable guerre du football qui a secoué l'Amérique centrale... Comme tout semble loin de cette tranquille petite maison d'un quartier résidentiel de Varsovie, où vit et écrit l'homme qui a vu tout cela, et qui, mieux sans doute qu'aucun autre journaliste, a su le faire revivre, donner à ses lecteurs le sens et la saveur de ces « histoires ».

Ryszard Kapuscinski est un « cas ». Un journaliste polonais au nom imprononçable pour les non-initiés, au service de la modeste agence de presse de la Pologne populaire. Et qui a su surmonter ces handicaps, ou plutôt mettre à profit ces avantages, pour écrire des livres traduits depuis plus de vingt ans dans le monde entier. Le dernier – *Mes voyages avec Hérodote* (Plon, « Feux croisés », 284 p., 20,50 €) – nous ramène au tout début de sa carrière, dans une Pologne à peine sortie du stalinisme, où, pour la première fois, un jeune reporter est envoyé, via Rome, en Inde – pour l'excellente raison que Nehru a fait un voyage à Varsovie et qu'en haut lieu on juge utile de parler un peu de son pays aux lecteurs de *L'Etendard des jeunes*, organe des Jeunesses communistes.

Etrange reporter, qui n'a que quelques vagues notions d'anglais, et en guise de viatique donné par sa rédactrice en chef, une traduction d'Hérodote, longtemps retenue par la censure du régime parce que ses descriptions des tyrans sanguinaires de l'Antiquité pourraient susciter des rapprochements malsains...

On est en 1956, et il passera six mois en Inde, la crise de Suez et la fermeture du canal l'empêchant d'embarquer sur le paquebot polonais pour lequel il a un billet de retour. Un an plus tard, ce sera la Chine des « Cent Fleurs », où il entre à pied, et qu'il entrevoit en dépit de la surveillance constante du « camarade Li », avant de retourner à Varsovie, où sa rédaction du moment vient d'être dissoute par le régime de Gomulka, qui commence à resserrer la vis au moment même où à Pékin, les « Cent Fleurs » se fanent. Inde et Chine, deux univers immenses et opaques qu'il quittera avec un sentiment d'impuissance, d'« échec », avec la conviction, que pour les comprendre, il faudrait s'y consacrer totalement – ce n'est pas sa vocation.

Immense privilège

Reste à retrouver un travail, ce qui n'est pas facile quand, comme tout le reste de son ancienne rédaction, on est interdit de signature. Ce sera donc PAP, l'Agence polonaise de presse, où il occupera l'improbable fonction de correspondant (unique) pour l'Afrique, entre 1962 et 1966, puis de 1967 à 1972, de correspondant (toujours unique !) pour l'Amérique latine. Paradoxe, dans le système socialiste de l'époque, l'agencier bénéficie d'un immense privilège : on lui demande de décrire, sans aucun souci idéologique, tout ce qu'il voit et comprend de la situation ; son texte sera publié dans le « bulletin spécial » de l'agence réservé aux seuls cadres dirigeants du parti, tandis qu'au siège de l'agence, un rédacteur confectionnera la version tronquée et politiquement correcte destinée aux journaux polonais. Lui est un journaliste « libre », dans une presse qui ne l'est pas.

Il est aussi un journaliste « pauvre ». Pas seulement un « prolétaire » de la profession, mais un homme qui sait ce qu'est la misère, parce qu'il l'a vécue. « *En Afrique, je me suis retrouvé, j'ai retrouvé ma maison.* » Dans l'en-

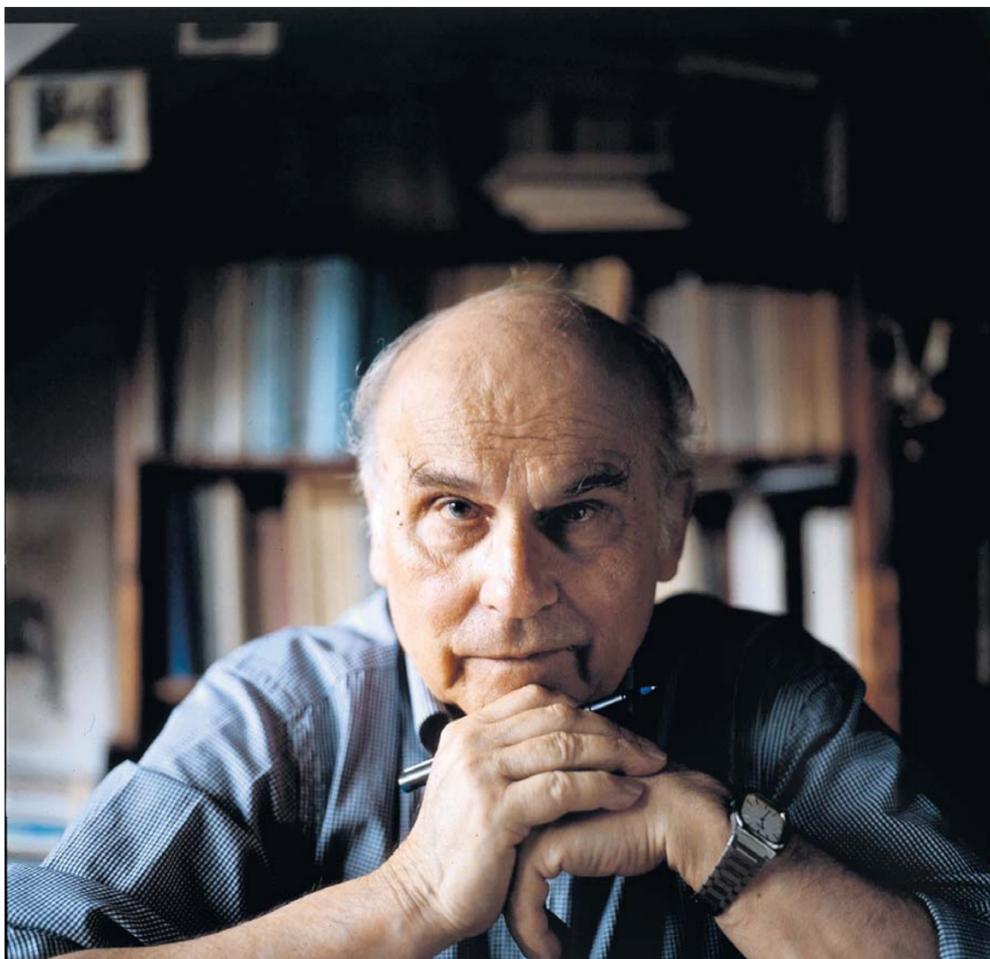
trée de son bureau, il a d'ailleurs accroché, l'une au-dessous de l'autre, une photo de sa maison natale et une petite carte (française) de l'Afrique.

Kapuscinski est né à Pinsk, en 1932, dans une région à l'époque polonaise, aujourd'hui biélorusse, où ses parents avaient été envoyés comme instituteurs. Et où régnait une misère noire : « *Les gens n'avaient même pas de couteaux. Ils coupaient leur beurre avec le doigt, après l'avoir fait chauffer. Les enfants ne savaient pas ce qu'était le pain, ils mangeaient des sortes de galettes. C'était une région que venaient étudier des anthropologues !* » Ensuite, il y eut l'occupation soviétique. Son père, voué à l'extermination parce que fonctionnaire de l'Etat polonais, réussit à s'échapper, lui, passe avec sa mère dans la partie de la Pologne occupée par les Allemands. Ses souvenirs de ce temps-là, c'est son père qui se cache et combat dans les rangs de l'Armée de l'intérieur, mais surtout la faim, ses tentatives désespérées de vendre dans la rue « *des savonnettes vertes* » pour pouvoir s'acheter des chaussures avant l'hiver. « *Je sais ce que c'est que de marcher pieds nus, ça aide à comprendre. Aujourd'hui encore, je me sens mal dans les hôtels de luxe. Je me sens plus proche des nomades, des gens simples.* »

En même temps, pour les Africains, le fait qu'il soit polonais, ressortissant d'un pays socialiste, n'a aucune importance : « *Pour eux, j'étais un Blanc. Et c'est en Afrique que j'ai découvert que j'étais blanc.* » Le thème, dans ses diverses variations, revient tout au long de son dernier livre et de sa conversation :

Des « histoires » vraies

C'est sur les bancs de la faculté d'histoire de Varsovie, en 1950, que Kapuscinski a vaguement entendu parler, pour la première fois, d'Hérodote. Il aurait bien voulu étudier la philosophie, mais la faculté avait été fermée le temps d'adapter les programmes au marxisme-léninisme. Alors va pour l'histoire, où il comptera parmi ses condisciples Bronislaw Geremek, plus tard conseiller de Walesa puis ministre des affaires étrangères. Le jeune Kapuscinski avait commencé par écrire des poèmes, puis s'était fait engager dans un quotidien, avec l'espoir de concilier travail de journaliste et études de lettres, « *mais à l'époque, il y avait des horaires stricts ; dans les deux cas, il fallait commencer à 8 heures, alors ça n'a pas marché.* » Sa vraie découverte du père des historiens, il la fera en Inde, quand, désespéré de ne rien comprendre à ce qu'il voyait, il commença à se plonger, parallèlement, dans Hemingway pour apprendre l'anglais, et dans l'auteur des *Histoires* pour à peu près tout le reste. Un demi-siècle plus tard, ses *Voyages avec Hérodote* sont une sorte de collage de ses propres pérégrinations et des récits d'Hérodote, en hommage à cet homme « *constamment partagé, qui sait que sa principale et presque unique source de savoir est la mémoire de ses interlocuteurs, et aussi que leur mémoire est fragile et changeante* »... Et qui, malgré tout, semble avoir raconté des histoires « vraies » – en tout cas confirmées par l'archéologie. « *D'ailleurs, ajoute Kapuscinski, il n'aurait jamais pu inventer tout ça.* »



Ryszard Kapuscinski en 2003 AGENCE GAZETA

« *Pour comprendre sa propre culture, il faut d'abord comprendre d'autres cultures. C'est la plus grande des vérités.* » C'est ce qu'a fait son illustre prédécesseur, Hérodote, passant sa vie à découvrir d'autres mondes que le sien, « *avec l'énergie et l'enthousiasme d'un enfant* », « *empli d'une conviction que nous avons perdue depuis longtemps : celle qu'il est possible de décrire le monde.* »

Possible ? Encore faut-il savoir le faire. Hérodote était non seulement « *un reporter de pure race* », mais un « *excellent conteur* ». Il le fallait bien, puisque, selon toute vraisemblance, il finançait ses voyages en « *racontant* » les histoires qu'il avait glanées devant des groupes d'auditeurs. Pour Kapuscinski, le « *financier* », c'était – du moins au début – l'agence PAP, et les dépêches qu'il envoyait, « *le prix à payer pour pouvoir écrire ses livres* ». Car il comprend peu à peu qu'il est vain de se contenter de rapporter les événements, qu'il faut essayer de « *comprendre* ». Il en acquiert la conviction définitive à Alger, au moment du coup d'Etat de Boumediène contre Ben Bella, en 1965. Il n'y avait rien à voir, aucun signe tangible dans les rues, rien à décrire, rien à mettre dans une dépêche : « *C'est là, à Alger, écrit-il dans son livre, au bout de quelques années de travail comme reporter, que j'ai commencé à comprendre que je faisais fausse route* », « *qu'il n'est pas possible de comprendre le monde à travers ce qu'il a bien voulu nous montrer au moment de ses convulsions dramatiques* », des « *tirs et des explosions* ».

Il prendra donc son temps, à écouter, à se promener, à regarder. « *Ce qu'il y avait de bien dans les coups d'Etat, c'est que le premier réflexe de leurs auteurs était de couper les communications – à l'époque, le télex. C'était une véritable bénédiction, on pouvait travailler tranquillement...* »

Le résultat, ce seront ses livres, étonnantes images en trois dimensions d'épisodes dont on n'avait entrevu que la surface. Des livres écrits une fois de retour à Varsovie, qui font comprendre ce qu'ont pu être, pour leurs peuples, des personnages comme Lumumba ou N'Krumah, le chah d'Iran ou le Négus. La célébrité venant, en particulier après la publication de son *Roi des rois* (publié en Pologne en 1978, aux Etats-Unis en 1983, puis en France par Flammarion à travers une « *retraduction* » de l'anglais, sous le titre *Le Négus*), il finira par quitter l'agence PAP. Avant d'être « *licencié* », au moment de l'état de guerre proclamé par le général Jaruzelski, de l'hebdomadaire *Kultura*, pour lequel il écrivait alors. Désormais, il financera ses longs voyages lui-même, repartant en Afrique avant de publier son étonnante *Ebène* (Plon, 2000), parcourant l'Union soviétique à la veille de son effondrement pour écrire *Imperium* (10-18, 1999). « *Je ne sais pas écrire autrement, il faut que j'aille sur place.* »

A 74 ans, il a toujours envie de parcourir le monde, toujours envie d'écrire un grand livre sur l'Amérique latine, un autre sur le Pacifique, avec, comme figure centrale, non plus Hérodote, mais Bronislaw Malinowski, un Polonais généralement considéré comme le père de l'ethnologie, qui, en 1915, avait planté sa tente au milieu des indigènes des Triobrand Islands. « *Hérodote et Malinowski sont les deux créateurs du reportage, et ni l'un ni l'autre n'étaient reporters.* »

Ce sera un livre de réflexion, une tentative de réponse à Huntington, qui voit le choc des

« *Le savoir est impossible à atteindre, mais au moins faut-il essayer : les médias semblent y avoir renoncé. C'est une tendance très dangereuse : l'opinion mondiale ne compte plus, et les gens qui détiennent le pouvoir en profitent pour faire ce qu'ils veulent* »

civilisations comme un danger, alors que lui, comme Marcel Mauss, y voit « *une chance* ».

Encore ces livres faut-il les écrire au milieu des sollicitations, des remises de distinction, des gens qui lui réclament des conférences, avec le vain espoir « *qu'il les aidera à mettre un peu d'ordre dans leur image du monde* ». Nos contemporains « *ont un énorme chaos dans leur tête* ». Et « *la manie de l'information courte augmente leur désorientation* ». Sur la presse d'aujourd'hui, le reporter-écrivain a un regard désabusé : « *Il y a une grande accélération, mais en même temps un aplatissement, un appauvrissement. Certes, le savoir est impossible à atteindre, mais au moins faut-il essayer : les médias semblent y avoir renoncé. C'est une tendance très dangereuse : l'opinion mondiale ne compte plus, et les gens qui détiennent le pouvoir en profitent pour faire ce qu'ils veulent.* »

Sur une étagère, près du canapé, il montre son vieil exemplaire d'Hérodote, souligné au crayon rouge. Le livre qu'il a trimballé un peu partout dans le monde, et qu'il lui est arrivé, parfois, de trouver plus intéressant que la réalité brûlante qu'il était censé « *couvrir* ». Etrange aveu pour un reporter qui, vingt-cinq siècles après, a repris, à sa manière, le flambeau. ■

JAN KRAUZE